2

THÉATRE FRANÇAIS

OU BIEN COLLECTION

DE

Drames, Comédies,
Veudevilles & Tragédies

Prix 2 Francs



PARIS
MICHEL LÉVY, Fréres
Libraires-Editeurs

JEANNE DARC

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

JEANNE DARC

DRAME HISTORIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR

DANIEL STERN





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857

AVANT-PROPOS

—

Je ne vois dans l'histoire d'aucun peuple, si l'on excepte le peuple juif, d'apparition plus merveilleuse, de figure plus extraordinaire, plus pure, plus humaine et plus divine tout ensemble que Jeanne Darc. Il n'en est pas où se rencontrent en une plus belle lumière les traits de la grandeur et de la sainteté, ni qui soit plus capable de charmer les imaginations et de pénétrer les cœurs, tout en défiant l'examen de la plus rigoureuse critique.

Ame enthousiaste et profonde, cœur chaste, esprit sincère, humble fille des champs, vierge inspirée, soldat, martyre, Jeanne Darc est à la fois un personnage héroïque, une création légendaire, un type chevaleresque et une authentique réalité. Elle offre à l'art et à la poésie un sujet épique et élégiaque, une forme plastique, une donnée susceptible de la plus libre interprétation musicale; elle se présente au statuaire, au peintre, au musicien, au poëte, avec tout l'attrait du mystère, dans tout l'éclat de la gloire.

D'où vient donc qu'elle a si peu ou si mal inspiré jusqu'ici les poëtes et les artistes? D'où vient qu'une telle vie et une telle mort, une action si prodigieuse et une fin si tragique n'ont été célébrées qu'en de froides compositions, en des rimes insipides et vulgaires? Comment un nom

si grand a-t-il pu servir de jouet à la muse burlesqne? Et pourquoi Jeanne Darc attend-elle encore de l'art cette consécration définitive, cette résurrection hnmaine, si l'on peut parler ainsi, cette seconde création qui s'impose à l'imagination publique et qui fait aux héros de l'histoire comme une seconde immortalité, visible et populaire?

On est désagréablement affecté à la lecture du premier ouvrage composé en l'honneur de Jeanne Darc, le *Mystère du siége d'Orléans*[1], presque contemporain, du ton bourgeois qui règne d'un bont à l'autre de cette longue et diffuse prose rimée, écrite avec une certaine naïveté d'admiration, il est vrai, mais sans élan, sans verve, sans qu'une seule parole, un seul accent révèle chez son auteur, bien qu'il mette en scène Dieu, la Vierge et les saints, la moindre émotion religiense. Jeanne y est constamment appelée *princesse, noble dame;* chacun lui parle avec respect, lui rend hommage et obéissance, comme à une illustre amazone; mais de la flamme intérieure qui anime la sainte fille, des combats qui se livrent dans son âme entre la vocation divine et les résistances humaines, des impressions profondes qu'elle ressent et qu'elle communique, de la relation qui s'établit entre elle et le peuple qu'elle vient délivrer, on n'aperçoit nulle trace.

Plus tard, ce sera pis encore. Lorsque après deux siècles d'nn oubli favorisé par l'Église et par la royauté, qui n'ont pas à tirer gloire des scènes tragiques de Rouen, Chapelain entreprend, comme il le dit lui-même, de *ranimer les cendres du Phœnix* (la Pucelle), *afin qu'il quitte son bûcher et vienne rendre hommage de sa nouvelle vie à la vertu du soleil* (le duc de Longueville) *qui la lui a fait recouvrer*[2], son emphase ridiculise ce qu'il veut honorer. La chute de son poëme entraîne avec elle le nom sacré auquel il avait cru de très-bonne foi élever un monument impérissable.

Parlerai-je de ce grand esprit que le monde admire, avec raison peut-être, comme le plus national de nos poëtes? Il a trop regretté l'irrévérence qu'une boutade de jeunesse lui fit commettre envers la

1. Bibliothèque du Vatican, manuscrits de la reine de Suède. Ce mystère fut représenté à Orléans et dans plusieurs villes des bords de la Loire, dix ou douze ans après la mort de Jeanne Darc.

2. Épître dédicatoire du poëme héroïque de Chapelain.

patrie sauvée [1], il a trop de droits lui-même à nos respects, pour qu'il ne soit pas pénible de rappeler une faute dont les ennemis de sa gloire ont su tirer tant d'avantage.

Après Voltaire, par réaction contre le succès frivole de son poëme, il se fait, à la vérité, un retour de l'opinion vers l'héroïne qu'il avait travestie. Lenglet-Dufrenoy, M. de Laverdy, en remontant aux sources [2], donnent l'impulsion à ce beau travail de restitution historique que nous voyons s'achever sous nos yeux. Pendant la restauration des Bourbons et le règne de Louis-Philippe, les écrivains, les artistes reprennent un sujet auquel la circonstance semble donner un intérêt nouveau; M. d'Avrigny [3], M. Soumet [4], composent des tragédies que l'on représente avec un certain succès; la princesse Marie d'Orléans modèle d'une main délicate une statuette qui n'est pas sans charme; enfin M. Ingres, à la manière des maîtres anciens, invente une figure hardie de la rustique guerrière; néanmoins, je ne crois pas m'écarter du sentiment général en répétant que ni la poésie, ni l'art, n'ont créé encore le type définitif, le type vraiment national de l'héroïne nationale. Le verrons-nous surgir quelque jour de la toile ou du marbre? le saluerons-nous de nos acclamations sur la scène dramatique ou lyrique? Je n'oserais l'affirmer, mais j'observe que les circonstances n'ont jamais paru plus favorables; jamais la matière historique n'avait été mieux préparée pour le moule plastique. L'artiste qui tenterait aujourd'hui de nous rendre une Jeanne Darc nationale serait certain de trouver dans le public une sympathie éclairée, et cette disposition heureuse des esprits qui accepte à l'avance, dans une donnée poétique généralement admise, la plus entière liberté de l'interprétation individuelle.

Il n'en était pas ainsi précédemment. Au XVe siècle, alors qu'on

1. Voir la correspondance de Voltaire, années 1755, 1756, 1760.

2. Les procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne Darc, alors inédits.

3. *Jeanne d'Arc à Rouen*, tragédie en 5 actes et en vers, représentée pour la première fois au Théâtre-Français, le 4 mai 1819.

4. En 1825, on représentait au Théâtre-Français sa tragédie de *Jeanne d'Arc*. En 1845, on publiait *Jeanne d'Arc*, trilogie nationale, dédiée à la France, œuvre posthume.



essayait pour la première fois de mettre en scène le siége d'Orléans, le souffle chevaleresque du moyen âge était éteint dans les âmes. Il avait fait place à cet esprit réaliste, à ce bon sens gouailleur dont sont empreints la chronique du *Bourgeois de Paris*, la farce de l'*Avocat Patelin*, le roman du *Petit Jehan de Saintré*, etc., etc., productions agréables, mais d'une région moyenne où l'enthousiasme et l'héroïsme n'ont point d'accès, où les accents guerriers et les voix divines de la bergère de Domremi ne sauraient faire vibrer l'épaisse atmosphère.

Le latinisme de la cour de Louis XIV, la verve critique et antichrétienne du XVIII[e] siècle, n'étaient guère plus propices à la conception d'une héroïne légendaire, issue du peuple, toute moderne, tout évangélique par le sentiment, mais dans laquelle les uns adoraient aveuglément une miraculeuse suspension des lois naturelles, tandis que les autres, en haine du miracle, faisaient d'elle l'instrument subalterne d'une intrigue politique. On sait d'ailleurs qu'en France la tradition populaire, l'idée patriotique qui seule peut donner au sujet de Jeanne Darc toute sa grandeur, écartée du domaine de l'art par le royalisme et le classicisme, n'a pris faveur qu'en ces derniers temps, au souffle de l'esprit démocratique. Quand, dans nos récentes révolutions, on a vu le peuple, à plusieurs reprises, renverser tous les obstacles et monter tout à coup sur la scène politique; quand on a entendu ce peuple redoutable, hier inconnu, aujourd'hui seul roi et seul maître, proclamer sa vivante unité dans l'idée de nation et de patrie, on s'est efforcé de le comprendre. Sentant sa force, on a cherché son droit; devinant son avenir, on a voulu reconstituer son passé. Il a paru intéressant d'étudier dans nos annales, en dehors des personnages dynastiques et aristocratiques qui, pendant une longue suite de siècles, avaient exercé le privilége exclusif de penser et de parler au nom de la France, le développement latent des instincts populaires, et de faire revivre les voix éparses, indistinctes, presque étouffées du génie national. C'est alors qu'une école nouvelle, s'attachant à ranimer les plus anciens souvenirs de la France et des Gaules, fouillant dans nos chroniques et dans les documents primitifs de nos archives, a entrepris de restituer des époques entières et de recomposer des personnages

historiques, ignorés ou défigurés jusque-là. C'est alors qu'une Jeanne Darc véritable nous a été révélée par des écrivains doués d'une grande pénétration et d'une vive ardeur de patriotisme. J'en citerai deux entre tous : M. Michelet, le premier, bien que très-imparfaitement éclairé par des publications encore incomplètes, en s'aidant des travaux de l'érudition allemande, a évoqué, sous son pinceau magique, une Jeanne Darc expressive, distincte, touchante en son héroïque sainteté, que la publication postérieure des documents inédits [1] est venue confirmer presque entièrement. M. Henri Martin, dans le 6e volume de son *Histoire de France*, en complétant la création de M. Michelet, l'a revêtue d'un caractère druidique qui donne à l'artiste des cordes nouvelles pour de mystérieuses et vagues harmonies. Aujourd'hui, après des historiens aussi consciencieux, après une pénétration si intime et des détails si pittoresques [2], la figure de Jeanne Darc, acceptée, comprise, aimée du public, dans sa réalité plus merveilleuse que la plus merveilleuse fiction, semble attendre le ciseau, le pinceau, la lyre, l'orchestre, pour achever de captiver nos sens et notre imagination, sous l'une ou l'autre de ces formes variées de l'art dont chacune correspond à une disposition particulière ou momentanée de l'esprit humain.

La forme dramatique que j'essaye ici, est peut-être la moins appropriée à la nature, au fond même du sujet de Jeanne Darc. Les habitudes anciennes de notre théâtre, mais surtout le goût que nous voyons se former à cette heure et prévaloir dans cette partie du public qui fait le succès des acteurs, rendraient probablement assez difficile la représentation scénique d'une héroïne sans amour ni rhétorique, d'une action où tout se développe naturellement, sans péripéties ni contrastes violents ou imprévus, en des allures plus épiques encore que dramatiques. Cependant, la forme dramatique étant la plus vivante, la plus vraie après l'histoire dont elle émane directement, j'ai pensé qu'elle pourrait servir de transition entre l'œuvre sévère de

1. *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, publiés par M. Quicherat, 5 vol. in-8o. Paris, 1841-1844. *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, 1850.

2. Voir, entre autres, pour ces détails le *Mémoire* et les *Nouvelles recherches* de M. Vallet de Viriville sur le nom et la famille de Jeanne Darc.

nos historiens et les œuvres plus indépendantes de l'art plastique. Il m'a semblé qu'un certain nombre de lecteurs accueilleraient avec intérêt une interprétation fidèle et simple à laquelle le goût actuel du parterre ne me semble pas assez préparé. Peut-être me suis-je trompé. Quoi qu'il en soit, j'ajouterai peu de chose sur la manière dont j'ai conçu ce drame. Il serait superflu de dire que j'ai suivi le récit des historiens les plus accrédités, en choisissant, lorsqu'il y avait désaccord entre eux, la version qui me semblait la plus favorable au développement dramatique des caractères. C'est dans un but analogue que je me suis permis de légers anachronismes, et que j'ai imaginé quelques incidents qui ne m'ont pas paru contraires à la vraisemblance historique.

Les scènes du quatrième acte, au château de Beaurevoir, particulièrement l'entrevue du duc de Bourgogne avec Jeanne Darc, n'étant indiquées que d'une façon très-vague dans l'histoire, Monstrelet, le plus précis des chroniqueurs, en ce qui touche le duc Philippe, écrivant : *qu'il ne s'est mie bien recors d'aulcunes parolles dites par yceluy duc à la Pucelle qu'il ala veoir au logis où elle estoit* [1], j'ai cru pouvoir supposer que la beauté, la renommée, l'éloquence et le malheur de la prisonnière avaient exercé un charme soudain sur ce prince sensible et voluptueux ; il m'a paru d'ailleurs que j'achevais ainsi de montrer mon héroïne dans l'ensemble des relations multiples que son étrange destinée et les hasards de la guerre nouaient et dénouaient sans cesse autour d'elle. Pour le reste, tout en m'efforçant de rendre le caractère de Jeanne tel qu'il ressort de ses interrogatoires et des témoignages comparés des contemporains, j'ai insisté, c'est le privilége de l'artiste, sur les côtés par lesquels je me sentais personnellement le plus attiré : sur l'amour filial, sur le détachement naïf des grandeurs, sur la fidélité du cœur au sol natal, aux champs paternels ; sur une certaine peur féminine de la mort qui, sans altérer l'héroïsme, lui donne je ne sais quels accents plus attendris et plus sympathiques.

Je suis loin de m'abuser sur mon insuffisance en présence d'un tel

1. Monstrelet, ch. LXXXVI, cité dans Quicherat, v. IV. p. 402.

sujet ; une pensée toutefois me rassure. Si je n'ai pas exprimé la grandeur de Jeanne Darc, je l'ai du moins sentie, et l'on ne pourra pas m'accuser, m'ayant lu, d'avoir abordé sans respect, sans piété, sans un recueillement sincère, cette sublime inspiration du cœur féminin, ce grand courage, ce dévouement intrépide, ce martyre glorieux et outragé qui sauva la France.

Ourscamp, 11 août 1856.

PERSONNAGES

JEANNE DARC.
CHARLES VII, roi de France.
LE DUC D'ALENÇON, lieutenant-général du royaume.
GEORGES DE LA TRÉMOILLE, grand chambellan de France.
REGNAULT DE CHARTRES, archevêque de Reims.
TANNEGUY-DUCHATEL.
LA HIRE.
NICOLAS DE GIRESMES, grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.
BERTRAND DE POULANGY, écuyer.
ALAIN CHARTIER, secrétaire du roi.
LE TRÉSORIER DU ROI.
JEAN MOREAU, échevin de la ville d'Orléans.
PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne.
JEAN DE LUXEMBOURG, comte de Ligny.
MILORD TALBOT.
LE COMTE DE SUFFOLK.
JACQUES DARC, laboureur, père de Jeanne.
THIBAUT, paysan aveugle.
ALAIN, jeune paysan.
ÉTIENNE, berger.
PERRIN, sacristain.
FRÈRE ÉLIE, cordelier.
LE VICE-INQUISITEUR.
ISAMBARD, assesseur au tribunal.
JOHN DE HAMPTON, théologien anglais assesseur au tribunal.
LOUISE, sœur de Jeanne Darc.
LA COMTESSE DE LIGNY, mère de Jean de Luxembourg.
BERTHE, sœur de Jean de Luxembourg.
PÉRONNE, servante.

Chevaliers, écuyers, pages, hérauts d'armes; soldats français et anglais; hommes, femmes, enfants de la bourgeoisie et du peuple; moines, assesseurs au tribunal, notaires ecclésiastiques, recteurs de l'université. Un bourreau, valets du bourreau.

La scène se passe à Domremi, à Chinon, à Reims, au château de Beaurevoir, et à Rouen, du 8 mai 1428 au 30 mai 1431.

JEANNE DARC

ACTE PREMIER

La scène se passe au village de Domremi et dans les environs. — Le théâtre représente un carrefour dans une forêt. — Vers le milieu de la scène, un vieux hêtre. — Tout auprès, une fontaine. — Un peu plus loin, un rocher druidique. — A droite, sur une élévation, une petite chapelle ogivale à demi cachée dans les arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALAIN, seul, PUIS LOUISE.

ALAIN.

Pour cette fois-ci, la vieille ne pourra pas dire que c'est de ma faute; c'est bien aujourd'hui le premier quartier de la nouvelle lune; au coup de minuit, j'étais au carrefour de la Poule-Noire, j'y ai cueilli trois branches de troëne; par trois fois, en comptant bien neuf pas chaque fois. j'ai fait le tour de l'arbre aux fées; je n'ai pas seulement dormi une petite minute; et quoique j'aie très-bien entendu des voix, là, derrière la pierre qui branle, j'ai beau regarder, à présent qu'il fait jour, j'ai beau creuser et fouiller dans tous les sens avec ma bêche, je ne trouve rien..... rien du tout. Apparemment que les Bonnes Dames ne sont pas de parole comme nous autres chrétiens. (Apercevant Louise qui entre, un cierge à la main.) Te voilà, Louise! Que viens-tu faire si matin au bois Chesnu?

LOUISE.

J'apporte un cierge à la sainte Vierge pour sa fête. Mais comme te voilà pâle! Serais-tu malade?

ALAIN.

Bien malade, en effet, Louise; tu sais bien pourquoi..... Embrasse-moi, cela me guérira. (Il va pour l'embrasser.)

LOUISE.

Doucement, doucement! Cela ne se peut plus.

ALAIN.

Comment, cela ne se peut plus! Et qui est-ce donc qui le défend?

LOUISE.

Le curé nouveau. Il ne veut pas que je t'embrasse jusqu'à ce qu'il nous ait mariés.

ALAIN.

C'est bien plaisant à dire, puisque ton père ne veut pas entendre raison, et que je ne trouve pas la racine au trésor.....

LOUISE.

Tu la cherches donc toujours, cette vilaine racine? Cela n'est pas chrétien, cela porte malheur; et tu m'avais promis que tu n'y reviendrais plus. Mais, promesse d'amoureux, soleil de mars!

ALAIN.

Ce n'est pas ma faute, à moi, si je ne suis pas riche, et si j'ai besoin de trouver le trésor pour que tu sois ma femme! Si j'avais du bien, ton père aurait donné son consentement tout de suite; à l'heure qu'il est nous serions mariés; et si nous étions mariés, je te réponds que je ne passerais pas mes nuits à guetter les fées, va! (Il l'embrasse.)

LOUISE, se défendant.

Veux-tu finir? méchant Bourguignon, vilain Anglais!

ALAIN.

Qui est-ce qui t'apprend comme cela à me dire des sottises? Si c'est ta sœur Jeanne.....

LOUISE.

Comme s'il y avait besoin de Jeanne pour savoir ce que tout le monde sait! Si ton père était bon Armagnac, est-ce qu'il s'en irait toujours tout seul, comme la chouette? Voyons, pourquoi

est-ce que vous ne restez pas tous les deux, le dimanche, avec nous autres, au sortir des vêpres, devant l'église?

ALAIN.

Armagnac ou Bourguignon, est-ce que cela me regarde, moi?

LOUISE.

Cela te regarde si bien que c'est pour cela que mon père ne veut pas que je sois ta femme.

ALAIN.

C'est bien plutôt Jeanne qui ne le veut pas, et qui tâche de me nuire chez vous. C'est elle qui serait fâchée que tu te maries, la jalouse, parce qu'elle est l'aînée, et qu'elle reste fille.

LOUISE.

Voilà une idée! De qui donc Jeanne serait-elle jalouse? Est-ce qu'elle n'est pas la plus belle fille de toute la paroisse, et la meilleure fileuse? Et quant à ce qui est d'un mari, sois tranquille, ce n'est pas elle qui en manquerait, si elle en voulait! Pas plus tard qu'hier, est-ce que je n'ai pas vu le fils de Jean-Claude pleurer comme un enfant pour une parole qu'elle lui avait dite? Tu sais bien, Jean-Claude, le fermier du château.....

ALAIN.

Eh! oui, je sais bien. Mais pourquoi donc alors est-ce qu'elle ne le prend pas, puisqu'il est si riche, lui? Et pourquoi s'en va-t-elle toujours vagabonder par la campagne, au lieu de faire son ouvrage à la maison? Et pourquoi l'a-t-on surprise, la semaine passée, bien avant le soleil levant, toute seule, au plus épais du bois Chesnu?

LOUISE.

Tais-toi, méchante langue. Jeanne ne veut pas du fils de Jean-Claude, elle ne veut pas de toi, qui aurais bien voulu lui en conter pendant que j'étais chez ma tante, à Vaucouleurs, parce qu'elle ne veut de personne.

ALAIN.

De personne, ou de quelqu'un qu'elle ne dit pas. Gageons que je sais qui!..... (On entend un bruit de tambours et des voix d'enfants.) Tiens! qu'est-ce qu'on entend par là?.....

SCÈNE II.

LES MÊMES. — Entre une troupe d'enfants armés de bâtons, tambours et bannières en tête. — Le petit berger ÉTIENNE les conduit. — Pendant cette scène et les suivantes, des paysans et des paysannes, en habits de fête, arrivent de plusieurs côtés et vont suspendre des bouquets et des guirlandes à l'arbre des fées.

CHŒUR DES ENFANTS.

« Entre vous, gens du village
« Qui aimez le roi français,
« Prenez chacun bon courage
« Pour combattre les Anglais.

« Prenez chacun une houe
« Pour mieux les déraciner.
« S'ils ne veulent s'en aller,
« Au moins faites-leur la moue. »

LOUISE.

Ce sont les enfants de Domremi, les petits compagnons de Saint-Michel, comme on les appelle. Ont-ils l'air fier! Il paraît qu'ils ont fameusement battu les enfants de Maxey, hier, à la tombée de la nuit.

ÉTIENNE, à la troupe d'enfants.

Halte!... Brave Dunois, vaillant La Hire, vous tous qui avez combattu à mes côtés, pour la gloire du roi et l'honneur de Domremi, célébrons ensemble notre victoire! Le Bourguignon est en fuite; nous lui avons pris ses drapeaux. Suspendons-les à l'arbre des fées. (Il remet à plusieurs enfants des drapeaux aux couleurs bourguignonnes.) Puis nous irons ensemble remercier la sainte Vierge et monseigneur l'archange Michel. (La troupe d'enfants se disperse en criant : Vive la France! vive le roi Charles!)

LOUISE.

C'est donc vrai, Étienne, que vous avez battu hier au soir les enfants de Maxey?

ÉTIENNE.

Vrai comme me voilà, Louise. Et pourtant ils étaient vingt-cinq

contre nous quinze; mais nous n'avions pas peur, et nous nous sommes jetés sur eux comme des loups sur un troupeau de moutons. Depuis que Jeanne nous a donné ce drapeau, je ne sais pas comment cela se fait, mais nous nous sentons dix fois plus forts qu'auparavant. Asseyons-nous là, je m'en vais te conter toute la bataille.

LOUISE.

Je n'ai pas le temps. Voilà sept heures qui sonnent, il faut que j'allume mon cierge et que je me sauve bien vite. J'ai laissé Maguette toute seule à la maison.

ÉTIENNE.

Et Jeanne?

LOUISE.

Jeanne est sortie qu'il faisait à peine jour, pour aller chercher le père Thibaut. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore ici, car il voulait boire le premier à la fontaine pour tâcher de guérir ses pauvres yeux. Mais c'est que cela marche si lentement, un aveugle! (Entre Thibaut conduit par une petite fille.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, THIBAUT.

LOUISE.

Ah! bonjour, père Thibaut! Jeanne n'est pas avec vous? Où donc l'avez-vous laissée?

THIBAUT.

J'ai attendu jusqu'à six heures; personne n'est venu.

ALAIN, à Louise.

Eh bien! qu'est-ce que je te disais? En voilà de ses contes!

LOUISE.

C'est qu'elle aura pris par le sentier du moulin.

ALAIN.

Ou par le sentier du galant.

LOUISE.

Tais-toi.

THIBAUT.

C'est possible; pourtant je ne le crois pas. J'ai appelé tout le long du chemin; elle m'aurait bien entendu. (s'asseyant.) Bon Dieu! que le temps m'a duré! Ces enfants, cela conduit si mal, cela vous fait butter à tous les cailloux et trébucher dans toutes les ornières; et puis cela ne sait rien dire. Quand c'est Jeanne qui me conduit, c'est bien différent; je ne m'ennuie jamais. Elle me dit tout le long du chemin des paroles si vraies et si belles que je ne sais où elle les trouve. C'est bien toujours sa voix que j'entends, mais pourtant c'est comme une voix qui ne serait plus tout à fait sur la terre. On dirait la chanson de l'alouette qui commence dans le sillon et qui finit dans le ciel. Il me semble alors que je vois toutes choses comme auparavant; et tout me paraît plus beau qu'autrefois : la haie fleurie au bord du chemin creux; les blés du champ aux Cailles qui verdissent au soleil; la roue du moulin qui tourne là-bas en jetant son écume au vieux saule; le bateau qui passe lentement derrière les peupliers, et les grands bœufs à Simonin couchés dans le pacage. Mais dès que Jeanne n'est plus là, tout disparaît; et je sens peser sur mes yeux la nuit deux fois plus lourde et plus noire. (Il donne une écuelle à la petite fille.) Va me chercher de l'eau, et prends garde d'en renverser.

LOUISE, à part.

Cela me tourmente tout de même. Où peut-elle être allée? (Haut.) Adieu, père Thibaut; n'oubliez pas de faire votre signe de croix avant que de boire, en cas que les mauvais esprits aient troublé la fontaine. Adieu! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES MOINS LOUISE. FRÈRE ÉLIE.

(La petite fille apporte l'écuelle à Thibaut. — Il boit.)

THIBAUT.

Que les Dames Fées m'assistent, et que la sainte Vierge me fasse la grâce de revoir la belle clarté des cieux!

FRÈRE ÉLIE.

Que Dieu vous donne de ne jamais voir la désolation qui est au royaume de France !

THIBAUT.

Frère Élie, est-ce vous?

FRÈRE ÉLIE.

C'est moi.

THIBAUT.

Qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu en nos pays!

FRÈRE ÉLIE.

J'ai fait un long pèlerinage. J'ai traversé les mers. J'ai prié sainte Catherine du mont Sinaï. C'est elle qui m'envoie vers vous.

UN PAYSAN.

Frère Élie!

UNE PAYSANNE.

Frère Élie! Dieu soit béni!

FRÈRE ÉLIE.

Oui, mes enfants, bénissons Dieu, me voici encore au milieu de vous. Mais, dites-moi, que s'est-il passé pendant mon absence?

THIBAUT.

Hélas! tout a été de mal en pis! Nous marchons de désastre en désastre.

UN PAYSAN.

La rivière a débordé et gâté toutes les prairies.

DEUXIÈME PAYSAN.

Par les grandes pluies qui n'ont cessé de tomber depuis tantôt deux mois, les hannetons et les chenilles se sont jetés sur les vergers...

THIBAUT.

Depuis quelque temps l'on entend le soir, à la tombée de la nuit, les Dames Fées qui pleurent et se lamentent sous le gros hêtre. Mais vous, frère Élie, vous avez dû voir bien des choses; quelles nouvelles nous apportez-vous?

FRÈRE ÉLIE.

Hélas! que puis-je vous dire? J'ai traversé toute la France, et je n'ai vu partout que des champs ravagés, des campagnes en friches! Je n'ai pas rencontré un seul berger, un seul laboureur sur mon chemin. Je n'ai eu d'autre guide, pour venir jusqu'ici, que la fumée des hameaux incendiés, le bêlement des troupeaux dispersés dans les bois, et les grands ormeaux où pendent des cadavres.

THIBAUT.

Venez-vous du côté de la Lorraine, ou du côté de la Champagne?

FRÈRE ELIE.

Je viens de Paris. (Plusieurs paysans et paysannes qui se sont rapprochés pour écouter le frère Élie, s'écrient à la fois : de Paris!)

THIBAUT.

Est-ce que le roi a repris sa ville aux Anglais?

FRÈRE ÉLIE.

Plût au ciel! Mais hélas! la colère de Dieu n'est pas apaisée. Pendant que vous êtes ici, paisibles encore dans vos maisons, à l'abri derrière vos montagnes, Paris est en proie à tous les fléaux. La famine et la peste y règnent; le meurtre et le larcin s'y commettent au grand jour; l'herbe pousse au parvis Notre-Dame. Le peuple affamé dispute sa nourriture aux pourceaux. On entend la nuit, dans les cimetières, les hurlements des loups qui viennent déterrer les morts.

UNE PAYSANNE.

Quelle chose effroyable!

THIBAUT.

Mais qui donc est le maître à présent dans Paris?

FRÈRE ÉLIE.

Le duc de Bedford y commande en tyran, au nom du petit Henry de Lancastre, proclamé à Saint-Denis, par un héraut anglais, roi de France et d'Angleterre.

UN PAYSAN.

Mais notre roi, notre roi, à nous, le vrai roi de France, où est-il?

FRÈRE ÉLIE.

Vaincu, chassé de ville en ville, le roi Charles est à Chinon, sans argent, presque sans soldats.

THIBAUT.

Où donc est sa noblesse?

FRÈRE ÉLIE.

Les meilleurs chevaliers dorment au champ d'Azincourt ou languissent en captivité. Il gémit, ce bon roi, il pleure la ruine de sa noblesse, les calamités de son peuple, et, plus que tout, la trahison de sa mère.

UNE PAYSANNE.

De sa mère!

FRÈRE ÉLIE.

Cette mère dénaturée, cette Jésabel (puisse-t-elle être dévorée comme l'autre par les chiens!) a déshérité son fils et vendu sa fille à l'Anglais.

THIBAUT.

Et le duc de Bourgogne? On nous disait qu'il était revenu vers le roi?

FRÈRE ÉLIE.

Il a feint de vouloir se réconcilier, mais à l'heure où je vous parle, la croix blanche de Bourgogne flotte avec la croix rouge de Saint-Georges dans le camp des Anglais, devant Orléans. Orléans est le dernier boulevard de la France. Si Orléans succombe, l'Anglais va se répandre, comme une mer en furie, par tout le royaume. Déjà ses bandes maudites s'avancent vers la Meuse.

THIBAUT.

Malheur à nous!

FRÈRE ÉLIE.

Malheur à vous, en effet, s'il arrivait jusqu'ici! mieux vous vaudrait tomber aux mains des Sarrasins.

THIBAUT.

Que Dieu nous protége!

FRÈRE ÉLIE.

Il n'y aurait pour vous, ni pitié, ni miséricorde. Vos maisons

envahies, vos églises saccagées, vos sillons foulés aux pieds des chevaux, vos femmes outragées, vos enfants enlevés par les soldats; chaque jour des impôts nouveaux et des tailles nouvelles pour enrichir de vos sueurs des maîtres repus de votre sang; et les cris mêmes de vos détresses frappant en vain leurs oreilles barbares, sourdes au doux langage du pays de France! Voilà votre sort, voilà vos félicités, si vous ne savez pas défendre la terre libre de vos pères.

UN PAYSAN.

Hélas! que pourrions-nous? Nous ne sommes point des hommes d'armes!

FRÈRE ÉLIE.

Ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu.

LE PAYSAN.

Dieu fera-t-il pour nous des miracles?

FRÈRE ÉLIE.

Il est annoncé dans les livres anciens que cette année même l'on verra s'accomplir de grands prodiges. N'avez-vous donc pas ouï parler des prophéties?

LE PAYSAN.

On nous en a tant fait! Et jamais rien n'est arrivé.

FRÈRE ÉLIE.

Ne connaissez-vous pas la prophétie de sainte Brigitte, approuvée du concile, et celle du grand Merlin, à qui il a été donné de voir les choses du ciel et de la terre?

UNE PAYSANNE.

Un frère carme qui passait par ici m'en a rapporté des paroles très-extraordinaires.

FRÈRE ÉLIE.

Que vous a-t-il dit?

LA PAYSANNE.

« Le malheur des temps, disait-il, est près de finir. La France, « perdue par une femme, sera sauvée par une femme. »

FRÈRE ÉLIE.

C'est cela. Voici mot pour mot ce qui est écrit : « En l'an

« vingt-huitième (qui est justement l'an où nous sommes) une « Vierge sera envoyée de Dieu; elle mettra sous ses pieds les « hommes armés de l'arc (qui sont les Anglais). Chacun de ses « pas allumera la flamme; elle chassera l'ennemi. Du levant au « couchant, du nord au sud, on célébrera son nom, qui demeurera « perpétuellement en la mémoire du peuple de France. *Descen-« det virgo dorsum sagittarii, et flores virgineos obscultabit.»*

THIBAUT.

Quel discours singulier! Et comment le faut-il entendre?

FRÈRE ÉLIE.

Il ne serait pas obscur à des cœurs pleins de foi. Mais vos péchés vous troublent la vue. Cette femme envoyée de Dieu, cette vierge libératrice, elle est née, elle a grandi parmi nous; mais nous ne savons pas la reconnaître.

THIBAUT.

A quel signe la connaîtra-t-on?

FRÈRE ÉLIE.

Il est dit qu'on la verra, simple en son état, garder aux champs les brebis de son père. Elle sera pure et chaste devant Dieu, douce en ses paroles; les petits oiseaux des bois viendront voltiger sur sa tête; et jamais les loups dévorants n'approcheront de son troupeau.

THIBAUT.

O divine providence!

FRÈRE ÉLIE.

Elle apparaîtra tout à coup, est-il écrit encore; elle viendra du fond des grands bois... (On voit passer Jeanne Darc dans le fond de la forêt.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PERRIN.

PERRIN, à Étienne.

Ah! je t'y prends! c'est comme cela que tu prépares la messe! Je parie que tu n'as pas seulement balayé l'église! Allons, allons, va-t'en vite mettre la nappe sur l'autel. Prends les bu-

rettes, allume les cierges, et sonne; sonne à tour de bras, entends-tu? (Étienne sort.) Il ne s'agit pas de plaisanter, mes enfants, voici l'Anglais qui approche.

UN PAYSAN.

Qui est-ce qui t'a dit cela?

PERRIN.

Le maître Simonin, qui revient de Neufchâteau. Il paraîtrait qu'on a vu des bandes par là!

THIBAUT.

Juste ciel!

UN PAYSAN.

Ce n'est peut-être pas vrai. On a dit cela si souvent.

PERRIN.

Vrai ou non, le seigneur de Domremi a fait dire au curé de hâter la messe et de venir le trouver après. Un cavalier, arrivant à bride abattue, est descendu dans la cour du château. Il paraît qu'il serait question de nous faire tous monter sur des charrettes, avec notre bétail, nos meubles et nos ustensiles, pour nous sauver de l'Anglais, et nous mettre à l'abri derrière les murailles de Vaucouleurs.

UNE PAYSANNE.

Miséricorde!

FRÈRE ÉLIE.

Courage, mes enfants, courage! le Seigneur Dieu ne nous abandonnera pas.

PERRIN.

Allons, allons, voici le petit qui sonne. A la messe, à la messe!

UNE PAYSANNE.

Jésus, Marie, sauvez-nous!

FRÈRE ÉLIE.

Que le Dieu qui commande aux vents et aux flots arrête en sa course impie l'ennemi de la France!

SCÈNE VI.

La scène reste vide un moment. — On entend les cloches. — JEANNE DARC paraît, venant du fond de la forêt.

JEANNE.

Que veux-tu de moi, Seigneur? Que veux-tu de la pauvre Jeanne?... Qu'ai-je fait? qu'ai-je donc fait pour mériter un si cruel tourment?... Plus de repos, plus de sommeil, plus une heure de joie!... Saint archange Michel, ah! ne vous fâchez pas ainsi! Ne me parlez pas d'une voix si terrible, j'obéirai. J'obéirai, mais que faire? Où aller? Je ne connais pas les chemins, je n'ai jamais conduit un cheval... je n'ai jamais rien appris qu'à filer ma quenouille... jamais je n'ai quitté mon père... Moi, commander aux hommes d'armes! commander aux chevaliers, aux comtes, aux barons!... et qui voudrait m'obéir? (A demi-voix.) A cheval! à cheval! Prends ton casque... ceins ton armure... Fille de Dieu, déploie ton étendard, lève hardiment ta bannière! Ton roi t'attend; la France va périr. En avant! en avant! Cours, vole à l'ennemi!... Frappe... frappe sans pitié... ne crains rien... tous les anges du ciel sont avec toi. Dieu le veut!

SCÈNE VII.

JEANNE DARC, UNE FEMME FUGITIVE, portant un enfant dans ses bras. UN AUTRE ENFANT la précède.

L'ENFANT.

Par ici, mère, par ici. Voici un arbre tout couvert de fleurs; voici un banc et une belle fontaine.

LA FUGITIVE.

Je n'en puis plus! Je tombe de fatigue. (L'enfant retourne vers sa mère et revient l'asseoir sur le banc. Il lui porte de l'eau.)

JEANNE, sur le devant de la scène, sans voir la fugitive.

Dieu le veut... j'irai; hélas! hélas!... mon pauvre père!... Ne pas même lui dire adieu!... Les clartés s'effacent... les voix

se taisent... tout s'évanouit! sainte Catherine! sainte Marguerite! prenez pitié de mon pauvre cœur plein d'angoisses!... Vous ne m'entendez plus, vous remontez au ciel... O mes sœurs du Paradis, emportez-moi avec vous!... Ne m'abandonnez pas... Ne me laissez pas ainsi, seule et triste!...

L'ENFANT.

Bergère!

JEANNE.

Qui m'appelle?

LA FUGITIVE.

Bergère, pourriez-vous me dire le chemin jusqu'à la plus prochaine ferme?

JEANNE, encore à demi absorbée.

Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? Je ne vous connais pas.

LA FUGITIVE.

Je suis une pauvre femme, une mère sans asile et sans pain. J'ai les pieds tout meurtris. Nous fuyons les soldats anglais.

JEANNE, s'éveillant comme en sursaut.

Les Anglais! Où sont-ils?

LA FUGITIVE.

Hier, bien avant le jour, pendant que tout dormait, ils se sont jetés sur le village.

JEANNE.

Quel village?

LA FUGITIVE.

Le Petit-Burey.

JEANNE.

Le Petit-Burey! Tout près de Vaucouleurs! Malheur à moi!

LA FUGITIVE.

Un bruit affreux m'a éveillée tout à coup. La chambre où je dormais s'est éclairée de lueurs effrayantes. J'ai entendu frapper avec des haches et des marteaux, j'ai entendu des voix lamentables; j'ai saisi mes enfants qui reposaient près de moi, je me suis enfuie avec eux, par le jardin, dans la campagne. J'ai couru comme une insensée. Aux premières clartés du matin, je me suis trouvée au bord de la rivière.....

L'ENFANT.

Mère, j'ai faim !

LA FUGITIVE.

Ils n'ont rien mangé depuis plus de douze heures.

JEANNE, *tirant du pain de sa poche.*

Tenez, tenez. Courage, pauvre mère. Nous sommes tout près de Domremi; je vous y conduirai. La dame du château vous emploiera, et l'on aura soin de vos enfants.

LA FUGITIVE.

Que Dieu vous récompense !

JEANNE.

Mais voici que les cloches se taisent. La messe est commencée; entrez à la chapelle, je vous suis.

LA FUGITIVE.

Bonne âme charitable, que Dieu vous assiste! (*La fugitive va vers la chapelle.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE DARC *seule*, PUIS FRÈRE ÉLIE.

JEANNE, *absorbée dans sa rêverie.*

L'Anglais est à nos portes, et je tardais encore! Seigneur, Seigneur, aie pitié de ma faiblesse! Je suis à toi, Seigneur; Seigneur, arme mon bras, et que ta sainte volonté soit faite sur la terre comme elle s'accomplit dans le ciel! (*Apercevant le frère Élie qui l'écoute depuis quelques instants.*) Frère Élie! c'est Dieu qui vous envoie! (*Elle ploie le genou.*) Bénissez-moi, mon père! Bénissez-moi, car mon heure est venue.

FRÈRE ÉLIE.

Ton heure est venue?

JEANNE.

Mon père, avez-vous en mémoire la promesse que vous m'avez faite, il y a deux ans aujourd'hui, jour pour jour, à la chapelle de Notre-Dame, quand je vous ai dit pour la première fois les secrets de Dieu?

FRÈRE ÉLIE.

J'y ai pensé chaque jour, pendant ces deux années; mais explique-toi mieux. Que veux-tu dire?

JEANNE.

Ce que je vous ai dit alors : il me faut partir!

FRÈRE ÉLIE.

Partir?

JEANNE.

Partir, et sans plus différer. J'ai tardé trop longtemps; le temps presse; mes saintes sont en courroux.

FRÈRE ÉLIE.

Tu les as donc vues encore?

JEANNE.

Aujourd'hui même.

FRÈRE ÉLIE.

Aujourd'hui! Et à quel endroit?

JEANNE.

Auprès de la fontaine. J'étais seule. Le cœur plus triste encore que de coutume et les yeux pleins de larmes, je pensais au dedans de moi à ces braves chevaliers qui portent des chaînes, à ce pauvre peuple qu'on foule et qu'on massacre, à cette noble terre de France qui boit à flots le meilleur sang de France. Tout à coup, j'entends comme une musique céleste; je lève les yeux et je vois, dans une clarté éblouissante, l'archange Michel plein de majesté, debout, porté sur un nuage. Son visage brillait comme le soleil; son glaive flamboyait dans sa main. A ses côtés, sainte Marguerite et sainte Catherine, vêtues de robes blanches comme la neige des montagnes, et le front ceint d'étoiles d'or.

FRÈRE ÉLIE.

Et les saintes ont-elles parlé?

JEANNE.

Les voix se sont fait entendre encore, mais non plus douces et tendres comme autrefois et comme un ami fait à son ami; leur accent était courroucé; elles m'ont fait des reproches et des menaces.

FRÈRE ÉLIE.

Mais que veulent-elles, enfin ?

JEANNE.

Elles m'ordonnent de partir d'ici, sans prendre congé de personne, sans dire adieu ni à mes frères, ni à mes sœurs, hélas! ni à mon pauvre père! Elles m'ordonnent d'aller vers le roi.

FRÈRE ÉLIE.

Vers le roi!

JEANNE.

C'est l'ordre exprès de Dieu.

FRÈRE ÉLIE.

Sais-tu que le roi est à l'autre extrémité de son royaume, et qu'il y a peut-être plus de deux cents lieues à faire avant d'arriver jusqu'à lui!

JEANNE.

Dussé-je meurtrir mes pieds jusqu'aux os, j'irai.

FRÈRE ÉLIE.

L'Anglais tient tout le pays. Les chemins sont infestés, les ponts sont rompus.

JEANNE.

Dieu qui m'envoie saura bien me frayer ma route; et j'aurai, pour me protéger, des hommes d'armes.

FRÈRE ÉLIE.

Et qui te les donnera, ces hommes d'armes?

JEANNE.

Le capitaine du roi, à Vaucouleurs.

FRÈRE ÉLIE.

Le sire de Baudricourt!

JEANNE.

Lui-même. Vous allez me conduire vers lui, car c'est à lui qu'il faut que j'annonce ce qui m'a été révélé.

FRÈRE ÉLIE.

Il ne t'écoutera pas; ou, s'il t'écoute, tu lui serviras de risée.

JEANNE.

Pourquoi se rirait-il de Dieu et de ses saints? pourquoi ne m'écouterait-il pas, comme vous m'avez écoutée?

FRÈRE ÉLIE.

Je te connaissais, moi, je savais que tu n'avais jamais dit un mensonge. Mais lui, te connaît-il? Et d'ailleurs, ces hommes de guerre, ils ne croient pas tout ce que nous croyons.

JEANNE.

Il me rebutera d'abord, je le sais; mais Dieu changera son cœur. Il me rappellera; il me donnera un cheval tout harnaché, des vêtements d'homme, un haubert, une épée et des suivants d'armes. Je paraîtrai alors devant le roi, je me ferai connaître à lui par un signe; et tout sera fait selon mon conseil, et je serai chef d'armée.

FRÈRE ÉLIE.

Qui donc a pu te mettre au cœur tant d'orgueil, à toi que j'ai toujours connue si humble et si soumise? Défie-toi, Jeanne, défie-toi des piéges du démon.

JEANNE.

Le démon n'a pas de prise sur moi; je suis vierge et pure de tout péché. C'est le Dieu de vérité qui parle en mon cœur et sur mes lèvres; je suis choisie de Dieu pour relever la France de sa ruine.

FRÈRE ÉLIE.

Mais ce Dieu tout-puissant, qu'a-t-il besoin d'une pauvre fille comme toi? Ne saurait-il, sans toi, donner la victoire?

JEANNE.

Personne autre que moi ne peut sauver la France.

FRÈRE ÉLIE.

Connais-tu les périls où tu vas te jeter?

JEANNE.

J'aurai bien à souffrir; je le sais. Je serai trahie. Je mourrai; je mourrai de mort cruelle!... mais Jésus-Christ, notre Seigneur, n'a-t-il pas voulu mourir sur la croix pour sauver le monde!

FRÈRE ÉLIE, ployant le genou.

Bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur! Les signes sont manifestes. Les promesses s'accomplissent. Je ne résiste plus... Jeanne, messagère de Dieu, une vertu divine émane de toi, qui confond la raison et soumet les volontés. Parle, et j'obéis; ordonne, et je te suis partout.

JEANNE.

Quand vous entendrez sonner le dernier coup de l'angélus, quand vous verrez la première étoile du grand chariot monter sur la pointe du clocher, venez, mon père, venez me chercher chez nous. Tâchez que personne ne vous voie. Entr'ouvrez la porte sans bruit, je serai prête.

FRÈRE ÉLIE.

Que tous les saints anges du ciel soient avec nous, et Dieu sauve la France!

SCÈNE IX.

Intérieur de la maison de Jeanne Darc.

LOUISE, PUIS JEANNE DARC ET LES DEUX ENFANTS.

LOUISE.

Tout cela n'est pas naturel! je l'ai priée, suppliée tant de fois de ne pas rester si longtemps dehors... elle promet toujours, et toujours elle recommence. (Jeanne entre avec les deux enfants.) Te voilà enfin! D'où viens-tu? A qui sont ces enfants?

JEANNE.

Ce sont des enfants du Petit-Burey; leur mère s'est enfuie comme les Anglais y entraient.

LOUISE.

Les Anglais si près d'ici! que Dieu nous garde! Mais où donc est-elle, la mère, et pourquoi as-tu pris ces enfants?

JEANNE.

La mère va travailler au château. C'est une forte femme; la fermière l'a gardée tout de suite; mais elle n'avait pas besoin des enfants et je les ai emmenés.

LOUISE.

Jeanne, nous n'avons guère besoin non plus d'un surcroît de famille.

JEANNE.

Ils mangeront ma part. Tu sais que je n'ai pas d'appétit depuis quelque temps. Mais va vite coucher le petit; tu vois qu'il grelotte la fièvre.

L'ENFANT, à Jeanne.

Je veux rester avec toi. Je veux revoir ma mère.

LOUISE.

Viens; sois sage. Tu verras ta mère demain. (Elle sort avec les enfants.)

SCÈNE X.

JEANNE DARC seule, PUIS LOUISE.

Heureux enfant! il verra sa mère demain! et moi, pauvre délaissée, je ne verrai plus jamais mon père en ce monde! (Jeanne met sa tête dans ses mains et pleure. — Louise rentre seule).

LOUISE.

Tu pleures, Jeanne, qu'as-tu?

JEANNE.

Qu'as-tu fait des enfants?

LOUISE.

Maguette les a pris et va les coucher. Tu ne fais que pleurer depuis quelque temps, Jeanne, qu'est cela? Tu ne dis rien... Sais-tu que tu es toute changée, toi qui étais si sage, si diligente autrefois? A présent tu négliges le ménage; tu laisses là ta quenouille; tu oublies jusqu'au soin de ton troupeau...

JEANNE.

J'étouffe à la maison; je n'y peux pas rester. Louise, tu m'aimes, n'est-ce pas?

LOUISE.

Si je t'aime! Ah! bien plus que tu ne sais; plus que je ne te

l'ai jamais dit. Tu m'as toujours fait comme peur. Je ne sais pas pourquoi, car tu es si bonne!

JEANNE.

Écoute-moi; écoute-moi bien, comme si j'étais à mon heure dernière; comme si je te parlais pour la dernière fois.

LOUISE.

Le frisson me court dans les veines. Comme tes yeux brillent. Parle! parle, que j'entende ta voix!... J'ai peur!...

JEANNE.

Tu as toujours été respectueuse envers tes parents, Louise, mais il faudra désormais redoubler de soumission et de tendresse. Il ne faudra pas te rebuter si tu as plus de peine et de souci que par le passé. Notre père se fait vieux, un rien le fâche; il faudra t'efforcer à lui donner quelques joies. Soigne bien mes pauvres brebis; et si je ne pouvais plus les conduire aux champs, tâche d'imiter ma voix pour qu'elles te suivent. Sois assidue à l'ouvrage, courageuse à la peine, officieuse à tous nos voisins, secourable aux pauvres gens; et surtout, quand tu te marieras, Louise, n'abandonne pas notre pauvre père...

LOUISE.

Pourquoi me parles-tu de mariage? Tu es notre aînée à tous; c'est à toi de te marier.

JEANNE.

Je ne suis pas née pour être aimée d'un homme. Jamais un petit enfant ne reposera sur mon sein. Jamais je n'entendrai la douce voix d'un fils crier vers moi : Ma mère!

LOUISE.

Mon Dieu, comme tu pâlis!

JEANNE.

C'est la nuit qui vient et nous enveloppe de ses ombres.

LOUISE.

Viens avec moi préparer la table. Notre père va rentrer.

JEANNE.

Notre père!... Ah! oui!... Ton père!... Aime-le, chéris-le comme tu as toujours fait; mais caresse-le encore davantage;

prends bien soin de lui, s'il venait à tomber malade. Dites vos prières ensemble tous les soirs. N'oublie pas, Louise, de prier pour le roi. Prie pour les âmes de ceux qui tomberont dans la guerre; il y en aura beaucoup... prie pour ceux qui seront faits prisonniers... pour ceux qui seront trahis... livrés à l'ennemi... pour ceux qui périront dans les flammes...

JACQUES, derrière la coulisse.

Louise!

LOUISE.

J'y vais, père, j'y vais! Qu'as-tu, Jeanne? tu trembles!

JEANNE.

Ce n'est rien. Va, cours vite; empêche qu'il entre ici, entends-tu? Je ne veux pas le voir.

JACQUES.

Louise!

JEANNE.

Va donc! (Elle la pousse vers le fond du théâtre et revient tomber comme anéantie sur le devant.)

SCÈNE XI.

JEANNE DARC, PUIS JACQUES.

JEANNE.

Je ne veux pas le voir! Je n'oserais plus voir ses cheveux blancs!... Vœu cruel! Promesse impie! Un enfant se détourner de son père!...

JACQUES.

Te voilà seule, tant mieux; j'ai à te parler.

JEANNE.

Mon père, je vous écoute.

JACQUES.

Je ne suis pas content de toi depuis quelque temps, Jeanne. Cela te surprend? Eh bien! non, je ne suis pas content de toi; tu me causes beaucoup de soucis.

JEANNE.

Dieu m'est témoin, mon père, que je donnerais la moitié de mes jours pour vous épargner une peine.

JACQUES.

Nous étions si heureux autrefois! Quand je rentrais du labour, je trouvais à la maison des visages joyeux, des cœurs contents, de gais propos, la nappe mise et le bon vin sur la table; je m'asseyais entre Louise et toi, j'étais plus fêté qu'un prince! Aujourd'hui tout est morne et triste chez moi! Le souper n'est jamais prêt; tu pleures; Louise ne dit mot... Il y a quelque chose qu'on me cache... Voyons (Il lui prend la main), pourquoi te cacher de moi? Ne sais-tu pas combien je t'aime?

JEANNE.

Je le sais, mon père.

JACQUES.

Ne sais-tu pas que je te chéris plus que tout au monde?

JEANNE.

Je le sais, je le sais!

JACQUES.

Plus que tous tes autres frères et sœurs; que je donnerais pour toi le salut de mon âme.

JEANNE, sanglotant.

De grâce, ne parlez pas ainsi! Vous ne savez pas le mal que vous me faites.

JACQUES.

Voyons, sois bonne et douce comme autrefois. Ouvre-moi ton cœur, Jeanne; il y a des langues méchantes dans le village; est-il vrai que tu as mis ton amitié là où tu n'oserais le dire?

JEANNE.

Mon père! Quelle mortelle injure! Mais non, vous n'avez pas pu croire cela de votre Jeanne.

JACQUES.

Je ne l'ai pas cru. Mais dis-moi, pourquoi donc alors t'obstines-tu comme tu le fais, sans motif, à refuser ce pauvre garçon qui se tourmente pour toi?

JEANNE.

Je vous ai dit la vérité, mon père, je ne veux pas me marier.

JACQUES.

Pour rester avec moi; pour soigner mes vieux jours!... je l'ai bien deviné; mais, vois-tu, il faut voir mieux les choses. Le malheur des temps pèse sur nous; je suis chargé d'années; il faut un homme jeune à la maison, un bras robuste qui travaille pour vous, qui vous nourrisse et qui puisse vous défendre.

JEANNE.

Vous feriez sagement de marier Louise.

JACQUES.

Toujours même réponse. Fille sans cœur! Obstinée, ingrate! Te voilà bien comme je t'ai vue dans mon rêve!

JEANNE.

Dans quel rêve, mon père?

JACQUES.

Je sais bien qu'on ne doit pas donner trop d'attention aux rêves, mais celui-là me poursuit; je ne peux plus penser à autre chose.

JEANNE.

Et c'est moi que vous voyez dans ce rêve?

JACQUES.

C'est toi et ce n'est pas toi. C'est une femme qui a ton air et ta taille; une femme de mauvaise vie qui s'en va chevauchant avec les archers de Vaucouleurs. Je me figure que c'est toi, je veux t'appeler; ma voix s'éteint sur mes lèvres. Je cours, je tends vers toi les bras; tu me repousses rudement; je tombe à terre; un grand éclat de rire m'éveille...

JEANNE, *tombant aux pieds de son père.*

Mon père, mon père, pardonnez-moi!

JACQUES, *la relevant.*

Pas ainsi, pas ainsi, viens sur mon cœur.

JEANNE, *se jetant dans les bras de Jacques.*

Ah! c'est là qu'est mon paradis. (*Frère Élie paraît à la porte.*)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, FRÈRE ÉLIE.

JEANNE, apercevant frère Élie, pousse un cri.

Ah!

JACQUES.

Frère Élie, entrez.

JEANNE.

Non, non, qu'il n'entre pas ici!

JACQUES.

Que dis-tu? Entrez donc, frère Élie.

JEANNE.

Va-t'en, moine, va-t'en.

FRÈRE ÉLIE, s'avançant.

Que dis-tu, Jeanne? Qu'as-tu fait?

JEANNE.

Mon père, mon père! défendez-moi de ce moine.

JACQUES, à frère Élie.

Que dit-elle, frère Élie, qu'a-t-elle?

JEANNE.

Défendez-moi, vous dis-je; il veut m'ôter d'ici, il veut m'arracher à vous...

FRÈRE ÉLIE.

Reviens à toi, Jeanne.

JACQUES, à frère Élie.

Mais qu'a-t-elle donc, frère Élie? (On entend sonner l'Angélus. Jeanne s'agenouille. — Frère Élie, qui s'est rapproché de Jeanne, reste debout. — Après être demeurée quelques minutes en prière, Jeanne se relève lentement et comme en extase.)

JEANNE.

Seigneur, qui sondera vos mystères effrayants? La force et la puissance sont en vos mains, Seigneur, et nul ne peut vous résister! Je ne me défends plus, j'obéis, je viens. Me voici, me voici! (Elle va lentement vers la porte, sans plus se retourner.)

JACQUES, à frère Élie.

Moine, où va-t-elle?... Jeanne! Jeanne!... Elle ne me voit plus; elle ne m'entend plus!... C'est toi qui lui as jeté un sort, moine maudit!

FRÈRE ÉLIE.

Silence! silence! Un mystère divin s'accomplit. A genoux, père Darc, à genoux! Ta fille est appelée de Dieu. Son nom sera grand sur la terre et sa gloire emplira le ciel! (Jacques tombe à genoux. Frère Élie suit Jeanne.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

La scène se passe à Chinon. — Le théâtre représente la grande salle du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUCHATEL, LA HIRE, JEAN MOREAU.

LA HIRE, à Jean Moreau.

Comment! vous n'avez pas vu le roi?

JEAN MOREAU.

Depuis quarante-huit heures, nous attendons d'être introduits.

DUCHATEL.

Voilà qui est un peu fort!

JEAN MOREAU.

Nous avions promis au comte de Dunois de repartir pour Orléans le soir même de notre arrivée, pensant que le roi nous admettrait en sa présence aussitôt qu'il nous saurait ici. Mais il paraît qu'il n'a pas eu le temps.

LA HIRE.

Pas le temps de recevoir les envoyés de Dunois! pas le temps d'écouter les prières de sa ville assiégée!

DUCHATEL.

Ne faut-il pas qu'il promène madame Agnès par la forêt? qu'il préside avec elle aux banquets, aux tournois? Ne faut-il pas qu'il mène danser dames et damoiselles? qu'il distribue des couronnes aux ménétriers, des chaînes d'or aux bouffons, des duchés et des comtés aux aventuriers d'Écosse?

LA HIRE.

Silence, Tanneguy; ce n'est pas ainsi qu'un gentilhomme français parle du roi de France.

DUCHATEL.

Tu me rendrais service, mon brave La Hire, si tu pouvais me dire où se trouve le roi de France, à cette heure, afin que je lui aille offrir mon épée! Ici, je ne vois qu'un roi de Bourges. (Apercevant La Trémoille. A Jean Moreau.) Mais tenez, voici notre véritable seigneur et maître à tous; le sage, le bien avisé La Trémoille, baron de Sully, de Craon, de Sainte-Hermine et de l'île Bouchard; comte de Guines et de Boulogne, grand chambellan de France. Il possède un rare secret, inconnu de nous autres, lui; il sait être à la fois Français et Bourguignon, et grandir sa maison des ruines de l'État. Saluez, saluez bas, sire échevin, car il n'y a plus ici d'autre conseil que son caprice.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA TRÉMOILLE.

LA TRÉMOILLE.

Soyez les bienvenus, sires chevaliers; le roi me charge...

JEAN MOREAU.

Monseigneur...

LA TRÉMOILLE.

Encore ici! Qu'y faites-vous? je vous croyais parti.

JEAN MOREAU.

Monseigneur oublie que le roi nous avait permis de lui présenter ce matin notre humble requête.

LA TRÉMOILLE.

Le roi est rentré hier au soir fort tard et très-fatigué de la chasse. (Se tournant vers La Hire et Duchâtel.) Une superbe chasse! Que n'y étiez-vous! nous avons tué quatre sangliers.

LA HIRE, bas à Jean Moreau.

Parlez, pressez, nous vous soutiendrons.

JEAN MOREAU.

Monseigneur, nous faudra-t-il retourner vers nos malheureux frères sans leur porter du moins une parole d'espérance?

LA TRÉMOILLE.

Le roi avisera.

DUCHATEL, *à La Hire.*

Ah! je ne me tiens plus! Souffrirons-nous qu'il séquestre ainsi le roi et gouverne à sa place?

JEAN MOREAU.

Monseigneur, le temps presse. Si Orléans n'est pas secouru, ou si Dieu ne fait un miracle, c'est le brave Dunois qui vous parle par ma bouche, monseigneur, il faut qu'Orléans se rende aux Anglais.

LA TRÉMOILLE.

Ce serait grand'pitié. Tâchez plutôt de vous arranger avec le duc de Bourgogne.

LA HIRE.

Le duc de Bourgogne ou l'Anglais, c'est tout un.

DUCHATEL.

Tu te trompes, La Hire, et tu fais outrage à l'Anglais. Bedford est l'ennemi; Philippe est le traître. Puisse-t-il être confondu, et avec lui tous les traîtres, tous les félons, tous les parjures à leur roi et à leur patrie!

LA TRÉMOILLE, *avec un grand sang-froid.*

L'on ne vous demande pas votre avis, Duchâtel. Croyez-moi, parlez peu du duc de Bourgogne, de peur qu'il ne parle trop de vous.

DUCHATEL.

Et vous, seigneur de La Trémoille, entendez-vous un peu moins bien avec le duc do Bourgogne, et tâchez de vous entendre un peu mieux avec la vraie noblesse française.

LA TRÉMOILLE, *à Jean Moreau.*

Retirez-vous.

DUCHATEL, *à part.*

C'en est trop! (*Haut, à Jean Moreau.*) Restez. On vous trompe, on trompe le roi, on croit nous tromper tous; mais nous ne le souffrirons pas davantage. Foi de gentilhomme, aujourd'hui même, ce matin, à l'instant, vous verrez le roi Charles; c'est Tanneguy

Duchâtel qui vous le dit. Et par mon épée, vous entendrez alors un autre langage.

LA TRÉMOILLE.

Messire Duchâtel, vous vous emportez un peu trop loin, et vous tranchez un peu bien fort du maître ici.

DUCHATEL.

Et crois-tu que tu le seras toujours, toi? crois-tu que nous supporterons toujours tes insolences? Non, non; nous sommes las enfin, et nous crierons tout haut; et tous, nous briserons nos épées plutôt que de les faire servir à tes viles pratiques!

LA TRÉMOILLE.

Qu'à cela ne tienne; vous êtes libres.

DUCHATEL.

Et alors la chrétienté verra de belles choses, vraiment!

LA TRÉMOILLE.

Et que verra-t-elle, s'il vous plaît?

DUCHATEL.

Ce qu'elle verra? Je vais te le dire.

LA TRÉMOILLE.

Dites, dites; ne vous gênez pas.

DUCHATEL.

Abandonné de ses plus fidèles serviteurs, entouré de faux Français, de valetaille et de femmes perdues, maudit par son peuple et vendu par toi, le petit-fils de saint Louis, Charles de Valois, dernier de sa race, chassé de ses palais et de son royaume, le front nu, la main désarmée, les pieds fangeux, s'en ira mendier par le monde quelque coin de terre étrangère pour y cacher ses jours et pour y laisser ses os humiliés que les voûtes de Saint-Denis rejetteraient comme un outrage à la majesté de la mort.

LA TRÉMOILLE.

A si bien voir dans l'avenir vous oubliez trop le passé, messire Duchâtel; auriez vous désappris depuis quel jour le dauphin de France est errant dans son royaume?

DUCHATEL.

Que voulez-vous dire?

LA TRÉMOILLE.

Ne vous souvient-il plus pour quelle cause Charles de Valois fut cité à la table de marbre, et déclaré par le parlement de Paris inhabile à succéder au trône?

DUCHATEL.

Que signifient ces questions?

LA TRÉMOILLE.

Ne serait-ce pas, si j'ai bonne mémoire, pour certain coup de hache donné d'une main un peu trop prompte sur le pont de Montereau?... Pour le meurtre exécrable que vous avez conseillé et exécuté vous-même, messire Duchâtel, contre toute loi d'honneur et de chevalerie, il y a maintenant dix années, en la personne de feu très-haut et très-excellent prince, Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, par la grâce de Dieu, comte de Flandres, d'éternelle mémoire.

DUCHATEL.

Par l'âme de mon père! si tu veux me pousser à bout...

LA HIRE, le retenant.

Duchâtel!

SCÈNE III.

LES MÊMES, REGNAULT DE CHARTRES.

REGNAULT.

Qu'est ceci? Des querelles et du bruit dans les appartements royaux. Silence, messeigneurs, silence! Le roi!

DUCHATEL, à La Trémoille.

Par respect pour mon roi, je me tais. Nous nous expliquerons ailleurs.

LA TRÉMOILLE.

Tout comme il vous plaira. (A part.) Et j'étais assez fou pour ménager ce fou! Je refusais à Philippe cette tête sans cervelle!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI, LE DUC D'ALENÇON, LE TRÉSORIER, ALAIN CHARTIER, SEIGNEURS DE LA COUR, NOTABLES D'ORLÉANS, ÉCUYERS, PAGES.

LE ROI, *entrant, au duc d'Alençon.*

Je vous l'ai promis, mon cousin, je leur parlerai. (*A La Trémoille.*) Faites venir ces bonnes gens d'Orléans.

DUCHATEL.

Sire, les voici. Ils attendaient le bon plaisir du roi.

LE ROI, *à Jean Moreau.*

Quel est votre nom ?

JEAN MOREAU.

Jean Moreau, Sire, marchand drapier, échevin de votre bonne ville d'Orléans, depuis tantôt treize années; depuis que notre seigneur suzerain, le duc Charles, languit captif en Angleterre.

LE ROI.

Mon pauvre cousin! Tout à l'heure je me faisais réciter une ballade bien touchante qu'il a composée pour charmer sa longue prison; tu ne la connais pas, Georges?

« Tous maux suis content de porter
« Fors un seul qui trop fort m'ennuie,
« C'est qu'il me faut loin demeurer
« De celle que tiens pour amie!
« Dois-je toujours ainsi languir,
« Hélas! et n'est-ce point assez?
« Prisonnier suis, d'amour martyr,
« Hélas! et n'est-ce point assez? »

REGNAULT.

Quelle belle mémoire a le roi!

LA HIRE, *à part.*

Il n'oublie rien, en effet; rien du tout, hormis la France.

LA TRÉMOILLE.

Il n'est pas un rhétoricien qui sache dire ces rimes comme vous, Sire. N'est-il pas vrai, maître Chartier? (*Alain Chartier s'incline.*)

LE ROI.

C'est qu'il n'en est pas un, Georges, qui sache comme moi ce qu'est l'amour; ce qu'est son miel et son fiel; ce que sont ses chaînes et ses peines.

DUCHATEL, bas à La Hire.

Ce que sont ses piperies surtout. O le plus trompé des Français!

LE ROI.

« Qui n'a amours et amis, il n'a rien. » C'est toi qui as écrit cela, maître Chartier. Dis-nous la fin du rondeau, veux-tu?

ALAIN CHARTIER.

Daignez m'excuser, Sire. De plus dignes que moi d'entretenir le roi de France attendent depuis longtemps.

LE ROI.

Qui donc prendrait le pas sur les muses?

ALAIN CHARTIER.

Entre les muses, la sévère Clio a seule droit à l'hommage des rois.

DUCHATEL.

Sire, les envoyés de Dunois...

LE ROI, se tournant brusquement vers Jean Moreau.

Et le brave bâtard?

JEAN MOREAU.

Le brave Dunois lui-même, sire, n'estime pas pouvoir se maintenir plus de huit jours encore.

ALENÇON.

Et le comte de Clermont, qu'est-il donc devenu?

JEAN MOREAU.

Il a quitté la ville. Il est parti avec les meilleurs hommes de guerre, disant que c'était folie de ne pas se rendre.

REGNAULT.

Et l'évêque?

JEAN MOREAU.

L'évêque a déserté ses ouailles. Orléans est abandonné des

gens d'église et des gens d'épée ; mais pourtant rien n'est perdu encore, car le peuple croit à son Dieu et à son roi. Il souffrira mille morts plutôt que de cesser d'être Français. Depuis un mois, Sire, je ne reconnais plus ces hommes paisibles que je voyais naguère assis tout le jour à leurs métiers ou à leurs boutiques et qui ne savaient ce que c'est qu'une armée. Aujourd'hui, plus hardis que les plus hardis capitaines, ils se jettent à la rencontre do tous les périls ; nuit et jour, partout à la fois, ils travaillent aux remparts, ils se ruent à l'assaut, ils courent aux escarmouches; rien ne les émeut, rien no les arrête ; bombardes, canons, couleuvrines, ils n'en prennent non plus de souci que s'ils se croyaient immortels. Les femmes semblent plus intrépides encore que leurs maris. A travers les traits, les éclats de pierre, elles apportent aux combattants le peu de vivres et de vin qui leur reste... Elles pansent les blessés; elles ramassent les flèches; elles font chauffer l'eau, l'huile et la cendre. On en a vu qui repoussaient les Anglais à grands coups de lance et qui les abattaient dans le fossé.

LE ROI.

Les femmes françaises sont des héroïnes.

JEAN MOREAU.

Les vieillards demeurent en prière sur la place publique; les petits enfants sonnent la cloche du beffroi qui ranime les cœurs et qui appelle le secours de Dieu.

LE ROI.

O mon bon et fidèlo peuple ! Mais que pourrions-nous faire ?

JEAN MOREAU, *se jetant aux pieds du roi.*

Écoutez, Sire, les supplications de votro peuple à l'agonie...

ALENÇON.

Donnez-moi quatre mille hommes à commander, Sire, et je me jette avec eux dans Orléans.

REGNAULT.

N'exposez pas un prince du sang à une mort presque certaine. N'ordonnez rien du moins que nous n'ayons demandé à Dieu ses lumières.

DUCHATEL.

Ordonnez, Siro, ordonnez.

LA TRÉMOILLE, *d'un ton impérieux.*

Le roi oublie ce qu'il a résolu ce matin.

LE ROI, *à La Trémoille.*

Je ne prétends rien décider sans l'avis de ma noblesse.

LA TRÉMOILLE, *aux notables d'Orléans.*

Bonnes gens, retirez-vous. Le roi vous fera connaître sa volonté. (*Jean Moreau et les notables se retirent.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MOINS JEAN MOREAU.

LE ROI.

Eh bien! qu'allons-nous résoudre? Parlez, mon cousin.

ALENÇON.

Nous n'avons que trop parlé, Sire, il faut agir.

DUCHATEL.

Commandez, Sire, et nous partons. Et après-demain nous serons entrés dans Orléans, ou bien les eaux de la Loire charrieront à la mer nos cadavres.

LA TRÉMOILLE.

Cela est insensé.

LA HIRE.

Que vous importe? Vous prie-t-on de venir? Qui a peur des feuilles n'aille pas au bois!

LE ROI, *à Alençon.*

Combien croyez-vous pouvoir rassembler de gens de guerre?

ALENÇON.

Nous avons deux mille hommes de pied, six cents lances, deux compagnies écossaises, environ deux cents arbalétriers génois, sans compter quelque peu de milice urbaine amenée par les baillis.

LA TRÉMOILLE.

Le duc ne sait peut-être pas que les gens de guerre n'ont rien touché depuis une demi-année.

DUCHATEL, à La Hire.

Il le sait trop bien, lui qui retient en ses lâches mains la solde des braves.

LA TRÉMOILLE.

Ils refusent de marcher, si l'on ne paye les arrérages.

LE ROI.

Qu'on les paie.

LE TRÉSORIER.

Sire, le trésor est vide. Les dernières fêtes pour madame Agnès ont tout épuisé. Je n'ai pas quatre écus d'or dans ma caisse.

ALENÇON.

Qu'on mette en gage ma vaisselle, mes joyaux, ma couronne de duc.

LE TRÉSORIER.

Monseigneur oublie que ses joyaux sont depuis longtemps déjà aux mains des lombards.

ALENÇON.

Qu'on fasse un emprunt aux gens d'église et à la noblesse.

LE TRÉSORIER.

Le dernier emprunt n'a rien produit.

REGNAULT.

L'Église a donné jusqu'à son dernier sou. On lui a pris ses encensoirs, ses chandeliers, ses burettes et jusqu'à ses calices. On a mis la main sur le trésor des confréries. On ne peut plus dire que la moitié des messes accoutumées, au grand préjudice des âmes de vos prédécesseurs, Sire, et à la charge de votre propre conscience.

LE ROI.

Je ne veux plus rien demander à l'Église que ses prières.

ALENÇON.

Qu'on mette une taille extraordinaire sur le peuple.

LE TRÉSORIER.

Le peuple! On l'a tant pressuré, tant grevé d'impôts licites et illicites en sus des coutumes anciennes; il a tant payé de tailles.

de subsides et de gabelles, tant de péages et de rançons de toute sorte, qu'il n'a plus rien à lui; rien, absolument rien que la paille sur laquelle il couche.

ALENÇON.

Convoquez les États, Sire.

LE TRÉSORIER.

C'est le seul moyen, en effet, d'apporter quelque remède aux maux du royaume. Le peuple murmure contre les favoris qui le frappent d'impôts sans le consentement des trois ordres; et le cri du peuple, messeigneurs, c'est le cri de la mouette avant l'orage.

LA TRÉMOILLE.

A quoi servent les assemblées d'États, si ce n'est à fomenter les divisions et à exciter le menu peuple?

LE ROI.

Je ne veux être cause d'aucune division. Je ne veux plus demander à mon peuple de sacrifices. (A La Trémoille.) Dis-leur ma volonté.

LA TRÉMOILLE.

Sur l'avis de ses capitaines les plus expérimentés, le roi a résolu de passer la Loire.

DUCHATEL.

Quels sont-ils, ces capitaines qui conseillent de fuir?

LA TRÉMOILLE.

Valperga, Rusca...

DUCHATEL.

Les condottieri de Milan!

LA TRÉMOILLE.

Rodrigo Villandrando...

DUCHATEL.

Un brigand espagnol!

LA TRÉMOILLE.

Darnley, Douglas...

DUCHATEL.

Les montagnards d'Écosse, si bien mis en déroute à Verneuil!

Mais les capitaines français qui parlent de fuite, où sont-ils, que je leur réponde?

LE ROI.

Assez, Tanneguy, assez! La Trémoille vous a dit mon expresse volonté. Apprêtez-vous tous à partir demain. Demain nous nous retirerons derrière la Loire.

ALENÇON.

Qu'entends-je? Sire! vous nous proposez de fuir! Est-ce le sang de Valois qui parle?

LE ROI.

Le sang de Valois! il est empoisonné dans mes veines. La colère de Dieu s'est appesantie sur ma maison; un mystérieux arrêt la condamne à périr. Mon pauvre père, qui fut si doux de cœur et le bien-aimé de son peuple, il a perdu la raison; il a vécu trente années sans se connaître lui-même. Il est mort en rugissant comme une bête féroce. A son cortége funèbre, mené par l'étranger, on n'a vu ni son fils ni aucun de ses proches. Son frère et le frère de son père, acharnés l'un contre l'autre en des querelles impies, ont baigné dans le sang leurs mains avides. Sa femme a étonné le monde par un spectacle que les louves elles-mêmes n'avaient jamais donné : elle a pu haïr son propre enfant. Et moi, enfant déshérité d'une mère sans entrailles, dernier rejeton d'une race maudite, roi sans couronne, prince sans état, chacun de mes efforts n'a servi qu'à m'enfoncer plus avant dans la ruine. Verneuil a consommé la honte d'Azincourt. Montereau, Montereau! fatale journée, c'est toi qui m'as perdu!... Ah! puissé-je n'avoir jamais régné et pouvoir effacer de la mémoire des hommes ta trace ensanglantée! Depuis cette heure néfaste, tout se tourne contre moi; tout m'est funeste; tout me dit que je suis abandonné de Dieu, à charge à mes amis et à mon peuple. La fuite est désormais mon seul recours. Et si, par quelque nuit chargée d'orages, j'allais comme jadis Philippe, mon aïeul, après la bataille de Crécy, frapper aux portes d'un castel inconnu pour y implorer l'abri d'une heure, ne me faudrait-il pas dire pour rester véritable : Ouvrez; ouvrez si vous l'osez, à Charles de Valois; ouvrez à l'infortune de la France!

REGNAULT, bas à La Trémoille.

Serait-il pris du mal de son père?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN PAGE, PUIS BERTRAND DE POULANGY.

LE PAGE.

Un gentilhomme est là, Sire, qui demande à être introduit. Il se dit porteur d'un message pressé.

LE ROI.

De quelle part?

LE PAGE.

De la part du sire de Baudricourt.

ALENÇON.

Du capitaine de Vaucouleurs! Ah! Sire, dites qu'il entre.

(Entre Bertrand de Poulangy qui vient s'agenouiller devant le roi.)

LE ROI.

Quel est votre nom? Que porte votre message?

POULANGY.

Bertrand de Poulangy, gentilhomme du pays de Champagne, écuyer, envoyé vers le roi par mon capitaine, le sire de Baudricourt, et porteur d'un message contenu sous ce pli. (Il remet une lettre au roi.)

LE ROI, prenant la lettre et la remettant au duc d'Alençon.

Lisez, mon cousin.

ALENÇON.

« Très-haut, très-puissant et très-excellent prince, très-« redouté et souverain seigneur, une fille des champs, sortie des « marches de la Lorraine, se disant inspirée de Dieu, s'est pré-« sentée à nous. Elle nous a requis de la faire conduire vers le « roi, prétendant avoir mission de Dieu de parler à lui pour son « salut et le salut du royaume. L'estimant simple d'entendement « ou femme de mauvaise vie, nous avons ordonné qu'on la « reconduisît chez son père, qui est un honnête laboureur du vil-« lage de Domremi; mais plusieurs de ses paroles, en guise de « prophéties, s'étant trouvées véritables, nous avons cru devoir

« la faire examiner par les gens d'église. Ceux-ci, après l'avoir « entendue en confession, l'ont déclarée vraie catholique, pure « en son corps, nette de tout commerce avec les démons, et sur « plusieurs points conforme à ce qu'annoncent des prédictions « de moines et d'astrologues, auxquelles le peuple donne sa « croyance. C'est pourquoi nous n'avons pas cru pouvoir la re- « tenir plus longtemps, et lui ayant donné bonne escorte de « loyaux chevaliers, nous l'envoyons vers le roi. »

ALENÇON.

Vive Dieu! Sire, faites venir cette fille.

LE ROI.

Voici qui sonne étrangement. Que t'en semble, Georges?

LA TRÉMOILLE.

Baudricourt a perdu l'esprit, ou bien il veut se rire de nous.

DUCHATEL.

Fiez-vous à votre bonne noblesse, Sire. Envoyez-nous sur l'heure vers Orléans, et ne perdons pas de temps à écouter une aventurière, bonne à divertir vos archers.

LA HIRE, à Poulangy.

Dites donc, sire écuyer, est-elle jolie, au moins, votre bergère? Vraiment, vous me faites envie et j'aurais voulu être du voyage. Ne nous ferez-vous pas voir cette Penthésiléo? (Plusieurs gentilshommes rient en se parlant bas.)

POULANGY.

Riez, messeigneurs, riez tant qu'il vous plaira. Moi et mes compagnons, nous avons ri comme vous; mais nous ne rions plus à cette heure; car, foi de chrétien et de gentilhomme, il n'y a dans cette fille que vérité, sainteté et hardi courage.

LA HIRE.

Oh! oh! comme vous vous échauffez! Excusez-moi, sire écuyer...

POULANGY.

Et afin que vous le sachiez tous ici, messeigneurs, moi, Bertrand de Poulangy, et avec moi Jean de Metz, Rodolphe de Gaucourt, Simon de Belle-Croix et Jacques de Chateaubriant, qui

avons suivi cette sainte fille jusqu'ici et qui la suivrions à cette heure, par delà les mers, jusqu'en Terre-Sainte si elle nous y voulait conduire, nous avons mis notre main dans la sienne et nous l'avons juré par notre chevalerie : quiconque désormais insulte Jeanne Darc, la bergère de Domremi, c'est nous qu'il insulte.

LE ROI.

Voilà qui semble merveilleux. Qu'on nous l'amène.

LA TRÉMOILLE.

Y pensez-vous, Sire? convient-il à la dignité royale?...

REGNAULT.

Il y a là-dessous quelque piége ou quelque sorcellerie antichrétienne. Ce sont affaires ecclésiastiques. Qu'on remette cette fille entre mes mains.

LE ROI.

Ce n'était que simple curiosité, mais, puisque vous croyez... (A Poulangy.) Je ferai répondre à Baudricourt. Il a eu sans doute bonne intention, mais je ne puis...

POULANGY.

Ah! je vous en conjure, Sire, recevez-la, entendez-la; et vous verrez si la vertu divine n'éclate pas sur son visage et dans ses paroles.

LE ROI.

Eh bien! nous verrons... demain...

LA TRÉMOILLE, à un gentilhomme.

Empêchez qu'elle approche du château et faites-la conduire sous bonne garde au palais épiscopal. (On entend sonner les cloches.)

LE ROI, à Regnault.

Qu'est ceci? évêque, pour quelle fête sonnent ainsi vos cloches?

REGNAULT.

Vous me voyez stupéfait, Sire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NICOLAS DE GIRESMES.

UN PAGE.

Le grand maître de Saint-Jean de Jérusalem.

LE ROI.

C'est donc pour vous, mon brave Giresmes, cette belle sonnerie. Célébrez-vous l'anniversaire glorieux de quelque victoire sur le Turc ?

GIRESMES.

Un miracle de Dieu, Sire, une apparition surnaturelle! Une jeune fille s'avance vers ce palais. Elle monte hardiment un noble coursier. Revêtue d'une blanche armure, elle semble une autre Zénobie. Elle annonce la délivrance du royaume. Le peuple, qui se presse en foule sur son passage, la salue avec transport comme une divine messagère. A son entrée dans la ville, les cloches se sont mises à sonner d'elles-mêmes; et l'on a vu une blanche colombe, descendue des nuées, se poser sur son étendard.

LA TRÉMOILLE, à Giresmes.

Quelle vision de l'Apocalypse!

ALENÇON.

Où l'avez-vous laissée, Giresmes?

GIRESMES.

Je ne la précède que de peu d'instants. Elle veut parler au roi

LA TRÉMOILLE, à un écuyer.

Qu'on ferme les portes du château.

LE ROI.

Allez la chercher, Poulangy; j'ai envie de voir cette fille.

REGNAULT.

Éprouvez-la dès son entrée, Sire, et vous la verrez confondue. Elle n'a jamais pu voir le roi. Qu'un autre prenne ici votre place, Sire.

LE ROI.

Placez-vous ici, La Trémoille, et parlez en roi. (Le roi entre dans un groupe de seigneurs. La Trémoille prend la place du roi.)

SCÈNE VIII.

Le soir est venu. On allume les torches.

LES MÊMES, JEANNE DARC, SUIVIE DE BERTRAND DE POULANGY, DE FRÈRE ÉLIE ET DE PLUSIEURS CHEVALIERS ET ÉCUYERS.

JEANNE. (Elle va droit au roi et met un genou en terre.)

Noble dauphin!...

LE ROI.

Que fais-tu? (Montrant La Trémoille.) Tu te trompes, voici le roi.

JEANNE.

Je ne me trompe pas, Sire. Celui-ci est de haut lignage, mais il n'est pas du sang de Valois. La faveur est avec lui, non la puissance. Ce n'est pas vers lui que mon Seigneur m'envoie.

LE ROI, à l'archevêque.

Voilà qui est singulier. (A Jeanne.) Et qui est ton Seigneur?

JEANNE.

Mon Seigneur est aussi le vôtre, noble dauphin : c'est le Dieu de Clovis, c'est le Dieu de saint Louis et de saint Charlemagne.

LE ROI.

Et qui es-tu, toi-même, pour parler de la sorte? Que nous veux-tu?

JEANNE.

J'ai nom Jeanne Darc, et j'amène au dauphin de France le secours de Dieu.

LA TRÉMOILLE.

Fille insolente, oublies-tu que tu parles au roi, que tu l'appelles dauphin.

JEANNE.

Je l'appellerai dauphin, tant que son front royal n'aura pas

reçu l'onction sainte; mais, avant deux mois d'ici, je le nommerai roi, car je l'aurai conduit à Reims pour y recevoir, par la grâce du Saint-Esprit, son sacre et sa couronne; j'aurai brisé la puissance de l'Anglais et je l'aurai chassé hors de toute France.

LA HIRE.

Merci-Dieu! Voilà-t-il pas un fameux capitaine pour reconquérir un royaume!

JEANNE.

Meilleur que toi, capitaine gascon, qui ne vois dans la guerre que le butin, et qui ne vis que de pillage.

LA HIRE.

Et de quoi veux-tu donc que nous vivions, ma mie? Pouvons-nous vivre de l'air du temps? Crois-tu que nous n'avons pas faim et soif? Ne parle pas de ce que tu ne sais pas. Dieu le Père, aujourd'hui, s'il se faisait homme d'armes, il faudrait bien, vois-tu, qu'il se fît pillard tout comme nous autres.

LA TRÉMOILLE.

Où donc as-tu appris à conduire des armées?

JEANNE.

Je n'ai rien appris qu'à filer ma quenouille; mais pourtant j'en sais plus que vous, parce que je sais obéir à Dieu.

LE ROI, à Regnault.

Elle parle bien.

REGNAULT.

Souvent Dieu prête à l'esprit du mal de fort belles paroles. (A Jeanne.) Pourquoi Dieu commanderait-il à une femme d'accomplir une œuvre d'homme?

JEANNE.

Pourquoi Judith a-t-elle sauvé le peuple de Dieu? Et pourquoi Déborah a-t-elle mis en fuite les ennemis d'Israël? Parce que la femme sait mieux que vous donner son cœur et sa vie. Parce qu'elle agit par pur amour et non par espoir de récompense; parce qu'elle sait mieux souffrir et compatir; c'est pourquoi il plaît souvent à l'éternel Dieu de lui révéler les divins secrets qu'il cache aux hommes.

REGNAULT.

Puisque tu as des révélations de Dieu, dis-nous alors, sainte fille, dans la division qui est aujourd'hui en l'Église universelle, auquel, entre les trois papes élus, l'un qui réside à Rome et les deux autres qui sont au royaume de Valence, plaît-il à Notre Seigneur Jésus-Christ qu'obéisse l'Église gallicane?

JEANNE.

De ceci, je ne sais rien. Ce n'est pas mon affaire de décider entre le pape de Rome ou les papes de Valence. Un autre viendra quelque jour, par la permission du ciel courroucé, qui saura bien finir vos folles querelles. Celui-là, d'une main vengeresse, portera le fer et le feu sur les plaies que vous avez faites à la sainte Église. Il dénoncera à toute la Chrétienté vos incrédulités, vos usures, vos trafics, vos scandales et vos idolâtries. Mais c'est assez discourir. (Se tournant vers le roi.) Noble dauphin, ne me faites pas ainsi disputer contre ces hommes à la langue subtile. Donnez-moi des hommes de bonne volonté; donnez-moi des hommes d'armes, peu ou beaucoup, cela n'importe. Et par tous les anges du Paradis, fiez-vous à moi, Sire, avant huit jours votre noble cité d'Orléans sera délivrée.

REGNAULT.

Mais enfin, fille obstinée, à quel signe nous feras-tu connaître que tu es réellement envoyée de Dieu?

JEANNE.

Je n'ai point de signe à faire à vous.

REGNAULT.

Quiconque refuse de faire un signe n'est pas de Dieu. Satan est en toi. (Il récite la formule de l'exorcisme.) « Esprit maudit, qui que tu sois, ennemi, antique serpent, nous te condamnons et te maudissons... »

FRÈRE ÉLIE, allant vers Regnault.

Que fais-tu? Arrête! Cette fille est envoyée du ciel.

REGNAULT.

Et toi, d'où viens-tu? Qui t'envoie?

JEANNE, à frère Élie.

Laisse-le faire. Il n'a pas de pouvoir sur moi.

REGNAULT, *reprenant la formule de l'exorcisme.*

« Nous te maudissons, par Notre Seigneur Jésus-Christ, afin que tu quittes ces lieux et que tu fuies aux déserts inaccessibles, pour y attendre le terrible jour du jugement en rongeant le frein de ton orgueil ; et que là tu sois adjuré, conjuré, excommunié, anathématisé, interdit et exterminé par le même Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts ! »

LA TRÉMOILLE.

Amen !

JEANNE, *riant.*

Eh bien ! me vois-tu m'envoler comme une sorcière ?

LE ROI.

Mais comment puis-je te confier la vie de tant de braves soldats ? Faut-il donc te croire sur parole ?

JEANNE.

A vous, mon très-cher seigneur, il m'est commandé de me faire connaître. (*Bas au roi.*) Si je vous révèle une de vos pensées les plus secrètes, quelque chose de grand qui n'est connu que de vous seul et de Dieu, me croirez-vous ?

LE ROI, *troublé, la prend par la main et la mène sur le devant du théâtre.*

Je te croirai, je ferai ce que tu diras ; parle.

JEANNE.

Est-il vrai, Sire, que le jour de la Toussaint dernière, étant le matin, seul, en l'oratoire de votre château de Loches, le cœur triste et pensant aux déportements de votre mère, il vous vint un grand doute sur votre naissance ; et que, vous étant mis à genoux sur la pierre, vous fîtes à Notre Seigneur Jésus-Christ cette requête : que si vous n'étiez vrai héritier du trône, il vous ôtât le désir de le posséder ; et que si les grandes adversités du royaume procédaient de votre péché, il vous punît vous seul, et fît grâce au peuple de France ?

LE ROI.

Tu dis la vérité.

JEANNE.

Eh bien, Sire, le grand Dieu du ciel me commande de vous dire que vous êtes notre légitime, vrai, naturel et souverain sei-

gneur, issu du sang royal, et qu'après Dieu, nous vous devons tout honneur, tout amour et toute obéissance.

LE ROI, aux gentilshommes.

Cette fille est véritablement envoyée de Dieu. Que chacun désormais lui obéisse comme à moi-même.

JEANNE.

Qu'on apporte ma bannière et qu'on fasse rentrer les gens d'Orléans. (Un page apporte à Jeanne sa bannière.)

LE ROI.

Faites ce qu'elle dit.

ALENÇON.

Où vas-tu nous conduire?

JEANNE.

Je vous conduirai au plaisir de Dieu.

GIRESMES.

Je ne vois en toi rien de trompeur; je te suivrai.

DUCHATEL, à La Hire.

Je l'observe depuis le commencement; elle est pour nous contre le favori; il faut la suivre.

LA HIRE.

Que tu sois de par Dieu ou de par le diable, je n'en sais rien et peu m'importe! Si tu es de Dieu, je ne te crains pas; si tu es du diable, je te crains moins encore; tu parles fièrement et en bonne guerrière, allons!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEAN MOREAU ET LES NOTABLES D'ORLÉANS.

JEANNE.

Approchez, bonnes gens d'Orléans. A la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, et par les oraisons de monseigneur saint Denis, patron des Français, le Roi du ciel a résolu de ne pas laisser périr votre noble cité. Le roi Charles vous commande

d'aller dire à Dunois qu'avant deux jours Jeanne la pucelle sera dans vos murs avec les plus vaillants hommes de tout le royaume. Et maintenant, nobles et preux hommes d'armes, princes, ducs et barons, capitaines, écuyers, fleur de chevalerie, venez tous à moi! (Au duc d'Alençon.) A cheval, mon beau duc, à cheval! Faites sonner vos trompettes; il est temps que je vous mette en beau chemin, et que, tous ensemble, nous allions vers Orléans, à pleine joie et à pleine puissance! (Elle s'avance sur le devant de la scène.) Seigneur, Seigneur! nos ennemis sont rassemblés; ils s'enorgueillissent de leur force. Frappe-les de crainte, Seigneur. Renverse-les, dissipe-les comme la fumée! Seigneur, nous avons cru en toi; donne à nos faibles bras la victoire. Seigneur, sauve la France!

LA HIRE, à part.

Voilà de trop belles paroles pour un soldat; ma prière à moi sera plus courte. Sire Dieu, fais pour La Hire, aux hasards d'Orléans, ce que La Hire ferait pour toi, si La Hire était Dieu, et que Dieu fût La Hire!

CHEVALIERS ET ÉCUYERS.

Vive Dieu! vive le roi! vive Jeanne Darc!

JEANNE.

Dieu et la France!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

La scène se passe à Reims. — Le théâtre représente une des façades du palais épiscopal donnant sur un côté retiré de la place publique qui forme une sorte de vaste cour. On voit les premiers degrés d'un escalier qui monte aux étages supérieurs. Dans le fond, au troisième plan, la cathédrale. Des groupes de femmes et d'enfants attendent non loin de l'escalier. Des bourgeois et des gens du peuple vont et viennent sur la place, décorée et pavoisée pour le sacre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE DARC, BERTRAND DE POULANGY, PLUSIEURS FEMMES DU PEUPLE, PARMI LESQUELLES LA FUGITIVE DU PREMIER ACTE. PRISONNIERS ANGLAIS.

UNE FEMME DU PEUPLE.

Elle ne saurait tarder à présent. Il y a plus d'une heure que la cérémonie est faite et que le cortége est rentré dans la cour du palais.

DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE.

Est-il bien sûr que c'est par ici qu'elle va descendre? Si elle était sortie par un autre côté, pendant que nous l'attendons là?

PREMIÈRE FEMME.

Puisque je te dis que c'est l'escalier qui mène à la grande salle du roi; je le sais bien. Demande plutôt aux hallebardiers.
(Jeanne descend les degrés, suivie de chevaliers et d'écuyers; elle est en grand costume du sacre; un page porte son étendart. Dès qu'on l'aperçoit, tout le monde se jette à genoux.)

BOURGEOIS ET GENS DU PEUPLE.

Noël! noël!... Vive la pucelle d'Orléans!

JEANNE.

Levez-vous, bonnes gens; levez-vous. On ne parle ainsi qu'à Dieu et au roi.

LA FUGITIVE.

Sainte guerrière!

JEANNE.

Qu'y a-t-il, pourquoi pleurez-vous? D'où venez-vous? Je vous ai vue quelque part.

DEUXIÈME FEMME.

Elle ne peut pas parler, ses sanglots l'étouffent. Elle vient de la Lorraine, d'un village qui s'appelle le Petit-Burey.

JEANNE.

Le Petit-Burey!

DEUXIÈME FEMME.

Son dernier né est mort ce matin, comme elle entrait dans la ville; viens, viens en sa maison et le ressuscite.

JEANNE, à la fugitive.

Pauvre femme! je te reconnais, maintenant. Je voudrais te rendre ton enfant; mais cela n'est pas en mon pouvoir. Les saintes du ciel font seules des miracles.

LA FUGITIVE.

N'es-tu pas une sainte sur la terre, plus puissante que toutes les saintes dans le ciel? Viens, viens, je t'en conjure, et rends-moi mon enfant.

JEANNE.

Je ne sais pas rendre la vie, hélas! Ma tâche est de donner la mort. Prions, mes amies, prions ensemble, que Dieu la console.

PLUSIEURS FEMMES.

Touchez ces chapelets, bénissez-les.

JEANNE.

Je n'ai le droit de rien bénir. Je suis comme l'une de vous, une pauvre et simple fille. Aimez-moi; aimez Jeanne Darc, car elle a donné son repos, elle donnerait sa vie pour le peuple de France; mais ne la priez pas ainsi; n'adorez que Dieu seul, car en Dieu seul est la sainteté et la gloire. (On voit passer des soldats qui conduisent des prisonniers. A Bertrand de Poulangy.) Qu'est cela? Qui sont ces gens de guerre?

BERTRAND.

Ce sont les prisonniers de Beaugency. On les mène au château.

JEANNE.

Talbot!... (Aux soldats.) Arrêtez.

UNE FEMME, à son enfant.

Regarde, regarde ces grands milords d'Angleterre.

JEANNE.

Approchez, vaillant Talbot; et vous, Suffolk, approchez. Vrais cœurs de lion, dignes d'une cause meilleure! Par la magnanimité du roi mon maître, en vertu de la pleine puissance qu'il m'a donnée, en ce jour glorieux de son sacre, je vous rends la liberté, je vous renvoie sans rançon. Allez, retournez dans Paris; dites à votre maître Bedford de m'envoyer sans délai les clefs de toutes les bonnes villes qu'il tient encore, et de quitter au plus vite, pour n'y jamais revenir, notre terre sacrée de France. A ce prix, je lui promets la paix. Sinon qu'il m'attende, s'il l'ose; il me verra sous peu dans Paris, il me verra dans Londres où j'irai chercher nos braves guerriers que vous tenez dans les chaînes. Allez, remerciez Dieu et le bon roi Charles.

UN BOURGEOIS.

Ils ne disent rien!

UN BOURGEOIS.

Il n'y a rien de si fier que ces goddem-là! (Les prisonniers s'éloignent.)

BOURGEOIS ET GENS DU PEUPLE.

Vive la Pucelle d'Orléans!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACQUES, LOUISE, ALAIN, THIBAUT, PERRIN, ÉTIENNE, FRÈRE ÉLIE.

FRÈRE ÉLIE.

Par ici, père Darc, par ici. Voici votre fille.

JACQUES.

Ma fille!

JEANNE, apercevant son père.

Mon père! (Elle court à lui.) Vous m'avez donc pardonné, mon père!

JACQUES.

Pardonné! A toi! Ange du ciel! (Se tournant vers le frère Élie.) Vous ne m'aviez pas trompé, frère Élie. (Pendant ce qui suit, le frère Élie est entouré d'un groupe de femmes et de gens du peuple et s'éloigne avec eux.)

JEANNE, embrassant Louise.

Viens m'embrasser, Louise; il me semble que tu as grandi.

LOUISE.

Je ne puis pas parler; je suffoque. Je suis mariée, Jeanne, avec Alain. Comme te voilà belle! Comment as-tu donc fait pour te tenir à cheval et pour porter une lance?

JEANNE.

C'est Dieu qui a tout fait. (Elle va vers son père.) Mon père! Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus! Je ne vous trouve pas changé pourtant; vous n'avez pas pris une ride. Vous tremblez, asseyez-vous là; vous devez être bien fatigué. N'avez-vous point faim ou soif?

JACQUES.

J'avais faim et soif de te revoir. Ah! je puis mourir à présent que je t'ai serrée contre mon cœur! Mon enfant! ma douce enfant! La renommée ne me consolait pas, vois-tu. J'éclatais en sanglots chaque fois que j'entrais dans ta chambre vide... Tous les matins et tous les soirs j'allais m'agenouiller près de ton lit. Je priais Dieu de préserver tes jours, de prolonger les miens jusqu'à la paix...

JEANNE.

Dieu vous exaucera. Oui, bientôt, quelque chose me le dit, nous verrons la fin de cette guerre cruelle... Mon père bien-aimé, si vous saviez combien je souffrais, moi aussi, de ne plus vous voir, de me sentir toujours seule et comme une étrangère parmi ces gens de cour qui me haïssent, qui m'envient, qui se riraient de moi si je leur parlais du village, de mes amis, de vous, mon père!

JACQUES.

Mon enfant!

LOUISE.

Jeanne, ils sont venus avec nous, tes amis; ils ont tout quitté pour te revoir; mais ils n'osent approcher. Venez donc, venez donc! (Allant vers Thibaut, conduit par Alain.) Père Thibaut, vous ne la voyez pas... Elle porte une belle cuirasse et un grand manteau en drap d'or.

JEANNE.

Père Thibaut! vos pauvres yeux sont donc toujours fermés à la lumière?

THIBAUT.

Ta voix m'ouvre le ciel.

JEANNE.

Alain, Étienne, je vous revois, mes amis, mes chers amis! Que s'est-il passé chez nous, depuis mon départ? Les Anglais n'ont pas paru, n'est-ce pas? Je leur ai donné affaire ailleurs.

THIBAUT.

Nous n'avons guère cessé de chanter le *Te Deum* depuis deux ans.

JEANNE, à Louise.

Et mes brebis?

LOUISE.

Nous avons eu trois beaux agneaux ce printemps; viendras-tu pas les voir?

JEANNE.

Plût à Dieu que je pusse partir avec vous, retourner à mon pauvre bétail, le conduire au pâturage comme autrefois! Plût à Dieu qu'il me fût permis de quitter mes armes!

JACQUES.

Que ferais-tu chez nous maintenant, toi qui as commandé aux princes et aux capitaines?

JEANNE.

Je vous obéirais, mon père; je vous serais soumise en toutes choses.

JACQUES.

Que ferais-tu au village de ce bel habit d'or!

JEANNE.

Je l'offrirais à Notre Dame de Domremi qui n'en a pas un

semblable, n'est-il pas vrai, Perrin? Mais il se fait tard; vous avez besoin de repos. (A Poulangy.) Bertrand, conduis mon père à l'hôtel des *Trois-Lis*, je vous rejoins sur l'heure. Allez, mes amis, allez! (Tous sortent, excepté Jeanne et Poulangy.)

SCÈNE III.

JEANNE DARC, POULANGY.

POULANGY.

Tu ne vas pas avec eux? Tu veux rester là, toute seule?

JEANNE.

Je ne sais pas bien ce que je fais. Il me semble que je rêve... Quand je suis ainsi, c'est que mes saintes vont me parler... Ah! si elles me commandaient de partir!

POULANGY.

Tu voudrais nous quitter?

JEANNE.

J'ai besoin de repos, Bertrand. Je suis lasse; je me sens à bout de courage... Tu t'étonnes! Je ne dis cela qu'à toi, ô mon fidèle Bertrand, tu es le seul ici à qui je puis parler, le seul en qui je me fie.

POULANGY.

Mon cœur et ma vie sont à toi.

JEANNE.

J'ai accompli ma tâche sans murmurer. Mais, grand Dieu, combien elle a été rude! Je ne suis pas un soldat comme vous, moi; je suis une femme, une pauvre jeune fille... Je n'étais pas faite pour le meurtre et le carnage!

POULANGY.

La guerre est une chose cruelle, en effet!

JEANNE.

Tu ne t'en es pas aperçu, Bertrand, quand tu te jetais après moi au plus épais des bataillons en armes, tu n'as pas vu mes joues pâlir, tu n'as pas senti ma main trembler d'effroi... tu n'as pas vu mes yeux se détourner d'horreur à la vue des cadavres!

POULANGY.

Un triomphe éclatant te récompense aujourd'hui.

JEANNE.

Ce triomphe est pire que le combat. Ce manteau royal, Bertrand, il est trop lourd pour moi, il me pèse, il m'écrase de ses plis d'or...

POULANGY.

Prends patience. Crois-tu que nous n'avons pas tous nos peines ?

JEANNE.

Je te vois triste souvent, et c'est pourquoi je t'aime plus que tous mes autres frères d'armes. Je t'ai vu pleurer un jour que tu te croyais seul. Qu'avais-tu ? Ouvre-moi ton cœur comme je t'ouvre le mien. Parle-moi de tes chagrins; cela soulage.

POULANGY.

Tu ne me comprendrais pas. Tu ne connais pas les peines d'amour... Et d'ailleurs j'ai juré ma foi de chevalier de ne jamais plus prononcer son nom... Tu l'aimerais aussi, Jeanne, si tu la voyais... Elle a tes yeux et ton front... elle est belle et douce comme toi... Mais adieu; tu me ferais dire ce que je ne veux pas dire, adieu.

SCÈNE IV.

JEANNE DARC, seule.

(Elle reste quelques instants absorbée.)

Champs paisibles, vertes vallées, forêt profonde où jamais ne retentit le cri de guerre, ô mon doux paradis! Oui, je vais te revoir!... Douces brises du soir dans les tilleuls en fleurs, doux bêlements de mes agneaux, doux tintement de l'Ave-Marie, vous rafraîchirez mon front brûlant, vous rouvrirez mon cœur à la joie... Mon pauvre père... Oui, nous serons heureux!... Pourquoi donc, ô mon cœur, es-tu si triste ? (Jeanne met sa tête dans ses mains et pleure; La Trémoille, qui descend l'escalier du palais avec Luxembourg, la regarde avec surprise et s'approche lentement.)

SCÈNE V.

JEANNE DARC, LA TRÉMOILLE, LUXEMBOURG.

LA TRÉMOILLE, à Luxembourg.

La voici. Reste là. Je t'appellerai quand il sera temps. (Luxembourg s'éloigne un peu, La Trémoille s'avance vers Jeanne. — A Jeanne.) Toi ici, seule, toute en larmes!

JEANNE.

Ce n'est rien. Je suis lasse.

LA TRÉMOILLE.

Jeanne, j'ai à te parler.

JEANNE.

Vous avez à me parler? Vous? à moi? Que pourriez-vous avoir à me dire? Il n'y a pas d'amitié entre vous et moi.

LA TRÉMOILLE.

Tu te méfies toujours, Jeanne, tu as tort; tu me fais injure. Je n'ai pas cru en toi tout de suite, c'est vrai; mais nous avions tant vu de faux prophètes et de faux miracles! Aujourd'hui, je te connais mieux; j'ai regret de t'avoir mal jugée. Oublions le passé; donnons-nous la main. (Il lui tend la main, Jeanne hésite.) Tu me refuses ta main? Tu me hais?

JEANNE.

Je ne hais personne. Mais il y a entre vous et moi comme un esprit qui m'arrête quand je vais vous parler, qui détourne ma main, tenez, quand je voudrais la mettre dans la vôtre.

LA TRÉMOILLE.

Cet esprit, Jeanne, c'est ta méfiance. Si tu savais combien elle est injuste! Je suis ton ami, ton ami véritable; je m'intéresse à ton sort beaucoup plus que tu ne saurais croire. Tu ferais mal de me repousser.

JEANNE.

Je ne veux repousser personne. Parlez, monseigneur de La Trémoille.

LA TRÉMOILLE.

Jeanne, t'es-tu pas aperçue de la froideur du roi depuis quelque temps?

JEANNE.

Je ne me plains pas du roi.

LA TRÉMOILLE.

Et madame Agnès! Sais-tu qu'elle n'oubliera jamais l'affront de ce matin! Comme elle pleurait, se plaignait, menaçait, le roi pour l'apaiser lui a dit que c'était toi qui avais fait ôter du chœur le siége qu'on y avait placé pour elle.

JEANNE.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire pour l'honneur de Dieu et de la vierge Marie.

LA TRÉMOILLE.

As-tu pas vu tantôt comme le roi pâlissait, en entendant tout le long du cortége crier : « Vive la Pucelle! » cent fois plus qu'on ne criait : « Vive le Roi! » Sais-tu pas comme il est fâché que le peuple t'aime, comme il est envieux de ta renommée!

JEANNE.

Je sais qu'il y a de méchantes gens ici, qui cherchent à me noircir.

LA TRÉMOILLE.

Ils n'ont que trop bien réussi... Jeanne, ceci est un secret entre nous, on parle de te renvoyer.

JEANNE.

Je serais partie depuis longtemps, si je n'avais écouté que mon envie; mais je ne sais si Dieu le permet encore.

LA TRÉMOILLE.

Que ferais-tu ici, maintenant? Madame Agnès ne pardonne pas. Tu n'as plus à attendre qu'affronts, ennuis, embûches, d'un prince sans cœur et sans entrailles.

JEANNE.

Vous avez tort de mal parler du roi. Il vous aime beaucoup.

LA TRÉMOILLE.

Il n'aime ni moi, ni toi, ni personne. Il est jaloux, changeant,

ingrat. Longtemps j'ai subjugué ses esprits incertains; puis tu l'as emporté; il t'a suivie comme un enfant. Aujourd'hui, le voici las de toi comme de moi. Un moment éclipsée, madame Agnès remonte en ses faveurs et s'entend contre nous avec les gens d'église.

JEANNE.

A cela je ne puis rien.

LA TRÉMOILLE.

Tu ferais sagement de chercher un appui, un appui solide...

JEANNE.

Je n'ai pas besoin d'autre appui que Dieu.

LA TRÉMOILLE.

Tu ne connais pas les cours. Jeanne, si tu m'en croyais... il est tout près de nous un prince généreux, magnanime, puissant, qui serait bientôt, si nous le voulions tous deux, le vrai roi en France.

JEANNE.

De qui me parlez-vous?

LA TRÉMOILLE.

De Philippe de Bourgogne.

JEANNE.

Je le sais, Philippe est un prince loyal; ce sont ses mauvais conseillers qui l'ont perdu.

LA TRÉMOILLE.

Il t'a vue combattre à Beaugency; il honore ta vaillance.

JEANNE.

Vous aurait-il chargé d'un message pour moi? J'ai toujours espéré qu'il reviendrait à nous...

LA TRÉMOILLE.

Il envoie vers toi son ami, son confident, Luxembourg. (A Luxembourg.) Approche, Luxembourg, et dis à Jeanne Darc le message de monseigneur le duc de Bourgogne.

LUXEMBOURG.

Noble guerrière, voici ce que le duc mon maître te fait savoir par ma bouche. Il t'honore, il t'admire, il veut cesser de te faire la guerre; il t'offre la paix.

JEANNE.

Que Dieu soit béni! Qu'il vienne, qu'il vienne au plus vite; et, j'en réponds sur ma vie, tout lui sera pardonné.

LUXEMBOURG.

Pardonné! comprends mieux. Le duc n'a pas besoin de pardon. Philippe est tout-puissant; les Anglais lui cèdent Paris; Bedford lui cède la régence.

JEANNE.

De quel droit les Anglais donnent-ils ce qui n'est pas à eux? Mais laissons cela. Qu'as-tu donc à me dire de la part du duc Philippe?

LUXEMBOURG.

Il veut faire cesser l'effusion du sang. Il propose au roi une paix équitable. Le roi hésite. C'est à toi de le décider; c'est à toi d'achever ta sainte mission en rendant la paix, la prospérité, au pauvre peuple de France.

JEANNE.

C'est mon vœu le plus cher. Mais je ne sais si ma tâche est achevée.

LUXEMBOURG.

Qu'aurais-tu à faire de plus glorieux que ce que tu as fait? Tu as délivré Orléans par un miracle. Tu as reconquis en un clin d'œil les trois-quarts de la France. Tu as conduit ton roi en cette antique cité de Reims pour y recevoir son sacre...

JEANNE.

Il faut encore qu'il entre dans Paris. Le duc Philippe lui en fera-t-il ouvrir les portes?

LUXEMBOURG.

Il se gouvernera désormais par tes conseils. Il honore ta sagesse autant que ta chevalerie. Il souhaite ardemment de te voir près de lui, il veut remettre en tes mains la conduite de toutes choses. Hâtons-nous, hâtons-nous de le rejoindre. Ne laissons pas échapper l'instant propice. On se bat à cette heure devant Compiègne; chaque jour, chaque minute de retard coûte la vie à des centaines d'hommes. Le peuple de Paris souffre la faim... Nuit et jour une foule en détresse assiége les autels en

implorant la paix. Un mot de ta bouche, ô sainte fille, et les plus horribles calamités font place aux bénédictions. Les armes tombent; les mains s'étreignent. Aux gémissements des blessés, aux larmes des captifs, aux blasphèmes des soldats, au râle des mourants succèdent les chants de joie et les cris d'allégresse... Ton visage s'illumine, ton œil brille, ton sein ému se soulève à cet espoir... Noble fille, viens avec moi. Allons trouver le roi; embrassons ses genoux et ne le quittons pas qu'il n'ait donné la paix à la France.

JEANNE.

Noble Luxembourg, je vous suis...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUCHATEL.

DUCHATEL.

Jeanne, Jeanne, où es-tu? Je te cherche partout! Trahison, Jeanne! Trahison!

JEANNE.

Trahison! Mes armes! mes armes!

DUCHATEL.

Tu lui parles? Tu l'écoutes? Tu ne sais donc rien. Jeanne, on va signer une paix honteuse. C'est celui-ci et l'évêque qui conduisent tout! On te trompe; on te trahit. Damnation! J'étouffe! Viens, viens avec moi, nous n'avons pas de temps à perdre! Je cours chez La Hire, chez Alençon. Viens! te dis-je. (Il entraîne Jeanne.)

LUXEMBOURG, à La Trémoille.

Voilà qui va mal. Je vous croyais plus sûr de cette fille.

SCÈNE VII.

Intérieur du palais épiscopal. Salle du conseil.

LA TRÉMOILLE, REGNAULT.

LA TRÉMOILLE.

C'est une sotte créature. Maintenant que la mèche est éventée,

si nous ne faisons vite, elle peut encore détruire tout notre ouvrage.

REGNAULT.

Je vous l'avais dit; vous n'avez pas voulu me croire. Il n'y a pas moyen de tirer parti de cette fille-là. Tant qu'elle sera ici...

LA TRÉMOILLE.

Eh morbleu! à qui la faute, si elle y est encore? Que ne l'avez-vous accusée de magie dès le commencement! cela réussit toujours. Tout à l'heure, on vient de brûler trois sorcières en Bretagne.

REGNAULT.

Croyez-vous que je n'y aie pas songé! Mais le moyen, avec ce frère Élie, qui la confesse et lui donne la communion tous les dimanches, devant tout le peuple! On ne peut rien faire comprendre à ces imbéciles de moines. Ne viennent-ils pas encore de nous forcer la main, et d'introduire à l'office une antienne en son honneur, ni plus ni moins que pour une sainte canonisée!

LA TRÉMOILLE.

Voilà bien comme vous êtes, vous autres gens d'église! Vous voulez ne rien risquer et profiter de tout; vous n'êtes bons qu'à bénir les choses faites. Eh bien, soit! vous nous bénirez bientôt; car, sur ma parole, je n'en démordrai pas, et de façon ou d'autre, je vous promets que je viendrai à bout de cette impudente.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUXEMBOURG.

LA TRÉMOILLE.

Eh bien, Luxembourg, que te mande-t-il, le duc Philippe?

LUXEMBOURG.

Il est content, très-content. (Remettant à La Trémoille une boîte avec les insignes de l'ordre de la Toison d'Or.) Et voici un gage signalé de son contentement, en attendant le reste.

LA TRÉMOILLE.

La Toison d'Or!

LUXEMBOURG.

Le plus grand ordre de chevalerie qui ait jamais brillé sur la poitrine d'un chrétien. (Remettant à l'évêque un écrin.) Évêque, ceci est pour vous; un diamant taillé qui ne verra pas son égal à la cour. Bonne chance, messeigneurs, bonne chance! Le duc de Bourgogne va gouverner le royaume, et nous gouvernerons le duc de Bourgogne. (A La Trémoille.) Et la sorcière, qu'en as-tu fait?

LA TRÉMOILLE.

Ne t'inquiète pas, c'est mon affaire. Si le roi ne signait pas la trêve...

LUXEMBOURG.

Comment! Aurais-tu quelque doute?

LA TRÉMOILLE.

Pas précisément; mais enfin, s'il ne signait pas, j'aurais un moyen d'en finir. Il est fortement question que la fille aille au secours de Compiègne; c'est là que je l'attends. J'ai mes gens autour d'elle, dont elle ne se méfie pas... C'est une sotte fille, après tout. Enfin, il n'est besoin d'en dire davantage. Ou bien tu vas tout à l'heure emporter la trêve signée du roi, ou bien, si l'on veut la guerre encore, ma foi, tant pis pour ceux qui l'auront voulue!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE ROI, LE DUC D'ALENÇON.

LE ROI.

Déjà ici, Luxembourg!

LUXEMBOURG.

Sire, le duc mon maître m'attend devant Compiègne, et j'ai hâte de lui porter la bonne nouvelle.

LE ROI.

C'est une affaire de grande conséquence. Il ne serait pas sage de se trop hâter... Dites-moi, et votre jolie sœur, Luxembourg, est-elle point mariée?

LUXEMBOURG.

Le roi a trop de bonté de l'avoir gardée en mémoire.

LE ROI.

On n'oublie point un aussi frais minois.

LUXEMBOURG.

Ma sœur refuse de se marier, Sire; elle menace de se jeter dans un cloître.

LE ROI.

Les femmes en ce temps-ci ont d'étranges caprices.

LA TRÉMOILLE, présentant une plume au roi.

Sire...

ALENÇON.

Sire, les derniers articles n'ont pas été lus au conseil.

LA TRÉMOILLE.

A quoi bon? Nous savons tous ce qui s'y trouve.

ALENÇON.

Parlez pour vous; moi, je ne signe pas ce que je n'ai pas entendu lire.

LE ROI.

Il a raison. (A Regnault.) Lisez.

REGNAULT, lisant.

« ..... Et pour ôter au duc Philippe tout sujet de haine et de rancune, le roi s'engage à fonder en l'église de Montereau une messe de *Requiem* à perpétuité pour le repos de l'âme de feu monseigneur Jean Sans Peur, duc de Bourgogne; plus, il offre d'édifier sur le pont une croix en pierre bien taillée et bien entretenue... »

ALENÇON.

Sire, vous demandez pardon à un vassal! Un tel acte est-il conforme à la majesté du roi?

REGNAULT.

Il est conforme à l'humilité du chrétien.

ALENÇON.

Le chrétien est chrétien pour lui seul. Le roi est roi pour son peuple et pour sa noblesse.

REGNAULT, continuant de lire.

« Le roi s'engage en outre à éloigner de son conseil et de ses armées Duchâtel et Jeanne Darc... »

LE ROI.

Renvoyer Jeanne Darc! Payer d'un tel affront de tels services!

Non, cela ne se peut. Elle a plus fait pour moi que toute ma noblesse ensemble.

LA TRÉMOILLE.

Le mot n'est pas flatteur pour nous, Sire.

LE ROI.

Pardon, Georges, le mot m'est échappé. Tu sais bien qu'il ne te concerne pas, mon bon Georges.

LA TRÉMOILLE.

Sire, voici les articles écrits. (Il présente une plume au roi.)

LE ROI, à Regnault.

Évêque, qu'en dites-vous? Puis-je signer cela? C'est un cas de conscience.

REGNAULT.

La conscience des rois a des règles plus hautes que la conscience des autres hommes.

LE ROI.

Mon cœur me dit que ce serait injuste.

REGNAULT.

Plus le sacrifice coûte à votre cœur royal, plus il est agréable à Dieu.

LE ROI.

Mais puisque c'est Dieu lui-même qui l'a envoyée.

REGNAULT.

Pour combattre, tant qu'il a fallu combattre. Mais quand la paix va fleurir, que ferait cette femme singulière en vos conseils? Enflée d'orgueil, exaltée par l'idolâtrie du peuple qui ne connaît plus de bornes, sans respect pour les volontés royales, elle vous retiendrait en lisières comme un enfant. Orgueilleuse de sa sainteté prétendue, elle serait plus rigide pour les faiblesses humaines que les prélats de l'Église catholique...

LA TRÉMOILLE.

Tout à l'heure encore, elle parlait aux bourgeois de renvoyer madame Agnès...

LE ROI, prenant la plume des mains de La Trémoille et signant.

Qu'il soit fait comme vous l'entendez; mais je crains que nous ne nous en repentions tous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEANNE DARC, DUCHATEL, LE DUC D'ALENÇON, GIRESMES, POULANGY.

JEANNE.

Le roi tient son conseil, et Jeanne Darc n'est pas appelée?

LA TRÉMOILLE.

Qui ose, sans être mandé, entrer dans le conseil du roi?

JEANNE.

Celle qui entre au conseil de Dieu. Mais, je ne parle pas à toi. Sire (Montrant Jean de Luxembourg), que fait ici cette croix de Bourgogne?

LE ROI.

C'est Jean de Luxembourg, envoyé par mon cousin Philippe pour faire trêve à nos discordes et préparer les voies de la paix.

JEANNE.

La paix, Sire! Qui donc parle de paix, quand vous êtes encore hors de Paris?

LE ROI.

Le duc promet de faire en sorte que bientôt l'Anglais se retire.

JEANNE.

Il promet de faire en sorte! Quelle sage et prudente personne que monseigneur le duc de Bourgogne! Mais qu'est-il besoin de lui pour cela? C'est mon ouvrage et non le sien de mettre l'Anglais hors de France.

LE ROI.

Tant de sang a coulé déjà. La fortune de la guerre est si changeante!

JEANNE.

La sagesse de Dieu ne change pas. Venez avec moi, Sire. Laissez là tous ces gens aux beaux discours; jetez la plume, et tirez l'épée. Le peuple a faim et soif de revoir son roi; montrez-vous sous les remparts de Paris!

REGNAULT.

Tu veux faire tuer le roi de France!

JEANNE.

Fiez-vous à Dieu et à moi qui ne vous ai jamais trompé. Rappelez-vous où vous étiez quand j'ai paru devant vous, et voyez où vous êtes !

LA TRÉMOILLE.

Sire, la trêve est signée. Voici le nom du roi.

JEANNE, *arrachant le traité des mains de La Trémoille.*

Néant, néant de cette paix honteuse! Jeanne Darc ne fait ni paix ni trêve avec les ennemis de Dieu. Allons, Sire, à cheval! Suivez-moi hardiment. Quittez ces prélats hypocrites qui vous enlacent de leurs réseaux de mensonges. (*Elle prend le roi par la main.*) Quittez ces nobles pleins de rapines, qui se font un jeu et un plaisir des misères de votre peuple, et voudraient vous rendre haïssable autant qu'ils sont haïs! Quittez les concubines, les dés, les festins et la chasse. Soyez chevalier, soyez chrétien. soyez roi...

LA TRÉMOILLE.

Sire, on vous insulte; on insulte votre noblesse.

JEANNE.

Misérable! tais-toi.

ALENÇON.

Suivons-la, Sire, jamais elle n'a menti.

REGNAULT.

Sire, vous avez signé. La parole du roi est sacrée.

LE ROI, *à Jeanne.*

Il est trop tard pour rien changer. Tu t'emportes trop loin. Retire-toi.

JEANNE.

Vous me commandez de partir?

LE ROI.

De partir! je n'ai pas dit cela.

LA TRÉMOILLE, *bas au roi.*

Charles, si tu nous trahis, je te quitte; et pour ne jamais revenir.

LE ROI.

Que dis-tu, Georges? toi, me quitter!

LA TRÉMOILLE ET REGNAULT.

Il faut qu'elle parte, Sire, ou bien, c'est nous qui partons.

LE ROI.

Évêque, décidez tout selon la volonté de Dieu.

REGNAULT.

Jeanne, le roi t'ordonne de t'éloigner.

JEANNE.

Sire, est-ce bien là votre parole royale?

LE ROI.

C'est la volonté de Dieu!

JEANNE.

Il est donc vrai! Vous refusez de me suivre. Ma voix vous importune; vous me chassez d'auprès de vous! Cela m'était prédit, mais je n'y voulais pas croire. Eh bien, Sire, puisque vous l'ordonnez, j'obéis, je vous quitte. O prince aveugle, comblé des dons de Dieu et qui n'en sais que faire, faible fils du grand saint Louis, jouet d'une concubine et d'un fourbe, sans moi, que vas-tu devenir? Alençon, Duchâtel, Giresmes, mes amis, mes frères d'armes! Le Bourguignon et l'Anglais sont devant Compiègne; courons les en chasser. Alençon, Duchâtel, Poulangy, qui m'aime me suive!... Adieu, Sire, adieu!

ALENÇON, DUCHATEL, POULANGY, ETC., s'écrient.

Dieu et Jeanne Darc!

REGNAULT.

Un prince du sang, trahir son roi!

LA TRÉMOILLE, après avoir parlé bas au roi.

Qu'on arrête cette fille. Qu'on lui ôte son épée.

JEANNE.

Qui mettra la main sur Jeanne Darc? (A La Trémoille.) Arrière, ou bien je parle...

LA TRÉMOILLE.

Crois-tu me faire peur? (Il va pour lui ôter son épée. Jeanne frappe avec colère un coup du pommeau de son épée sur la table; l'épée se brise.)

JEANNE.

Ah!

REGNAULT.

Sorcière maudite, c'est Dieu qui te confond!

ALENÇON.

Son épée brisée! Malheur, malheur!

POULANGY, allant à Jeanne qui est restée muette.

Jeanne, quel est ce présage?

JEANNE.

Ce n'est rien. C'est un signe pour moi seule. Moi seule, je suis avertie; c'est ma fin qui m'est annoncée.

ALENÇON.

Jeanne, que dis-tu?

JEANNE.

Mais avant, nous serons victorieux; vous n'aurez plus besoin de moi, car la paix du ciel descendra sur tout le royaume. Instrument du courroux céleste, je serai brisée comme mon épée le jour où ce courroux fera place aux bénédictions. C'est l'impénétrable décret de Dieu.

DUCHATEL.

Non, non; tout ceci n'est rien.

JEANNE.

Ne vous troublez pas, mes braves frères d'armes. Peu importe ma vie, peu importe ma mort. Je viens de Dieu et je retourne à Dieu. Hâtons-nous, que tout s'accomplisse. Adieu, Sire; nous ne nous reverrons plus ici-bas. Je suis trahie, livrée, vendue, je le sais. Charles de Valois, entends mes dernières paroles. Tu pourrais me sauver en étendant la main, tu ne le feras pas... Charles de Valois, jamais on n'aura vu sous le soleil d'ingratitude égale à la tienne. Poulangy, ton épée! gentil duc, faites sonner vos clairons; et Dieu soit béni, quoi qu'il arrive! (Elle sort; Alençon, Poulangy, Duchâtel, etc., la suivent.)

LA TRÉMOILLE, à Luxembourg.

Luxembourg, fais vite et gagne Compiègne avant elle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

La scène se passe au château de Beaurevoir, près Compiègne. — Le théâtre représent une salle du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE DE LIGNY, BERTHE. (Éclairs et tonnerre. — La comtesse et Berthe se jettent à genoux en faisant le signe de la croix.)

LA COMTESSE.

Jésus, Marie!

BERTHE.

Ave, Maria, gratiâ plena, Dominus tecum!

LA COMTESSE.

Quelle angoisse mortelle! Quand je pense qu'en ce moment même mon fils est peut-être errant dans la forêt, poursuivi par l'ennemi... Depuis trois heures on n'entend plus le canon... Seraient-ils entrés dans Compiègne? sont-ils battus? mis en déroute? Il est peut-être prisonnier. Il est blessé peut-être! Ah! Berthe, je ne respire plus; cet orage m'annonce les plus grands malheurs.

BERTHE.

Vous aviez foi en la Providence ces années passées, ma mère.

LA COMTESSE.

Tant qu'il a combattu contre des hommes, mais à présent qu'il combat contre une magicienne! contre un démon sous forme de femme...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PÉRONNE.

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il, Péronne, qu'y a-t-il?

PÉRONNE.

La foudre est tombée sur la chapelle, madame.

LA COMTESSE.

Sur la chapelle!

BERTHE.

A-t-elle causé quelque malheur?

PÉRONNE.

L'image de Notre-Dame est renversée, brisée en éclats.

LA COMTESSE.

Une image de si forte pierre! Cela n'est pas naturel.

PÉRONNE.

C'est la sorcière, qui n'est sans doute pas loin d'ici. Il parait qu'elle fait tonner quand il lui plaît. (On entend sonner les clairons.)

LA COMTESSE.

Qu'est ceci?

BERTHE.

C'est une fanfare de victoire; mon frère, sans doute; j'y cours.

LA COMTESSE.

Je n'en puis croire mes oreilles. Mon fils, mon vaillant Luxembourg!

PÉRONNE.

J'entends des pas. On monte l'escalier.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUXEMBOURG.

LUXEMBOURG.

Victoire! madame, victoire!

LA COMTESSE.

Tu n'es pas blessé?

LUXEMBOURG.

Non, ma mère.

LA COMTESSE.

Compiègne est pris?

LUXEMBOURG.

Non; les Anglais sont arrivés trop tard; nous n'avons pas pu donner l'assaut; mais nous avons fait une prise, qui nous vaut mieux à elle seule que cinquante villes. Nous tenons la sorcière des Armagnacs.

BERTHE.

La Pucelle d'Orléans?

LUXEMBOURG.

Elle-même!

LA COMTESSE.

Serait-il possible!

LUXEMBOURG.

Tout à l'heure, vous allez la voir. Je l'amène ici pour attendre ce qu'en ordonnera monseigneur le duc de Bourgogne.

LA COMTESSE.

Ici, grand Dieu! ici, cette magicienne!

LUXEMBOURG.

Ah! n'en ayez pas peur! Elle a aux pieds et aux mains des fers solides. Elle ne vous fera aucun mal, je vous en réponds.

BERTHE.

Mon frère, est-ce vous qui l'avez prise?

LUXEMBOURG.

Voici comment la chose est arrivée. Environ quatre heures de l'après-midi, on la voit tout à coup, avec une troupe de cinq à six cents hommes, saillir à cheval par la porte du pont et tomber sur nos gens dans la prairie. Ce fut d'abord un grand effroi. Nos Bourguignons, épars et désarmés, prennent la fuite. Mais moi qui me méfiais toujours, je m'étais mis en embûche avec mes cavaliers picards derrière le mont de Clairvoix; et voyant cette sorcière entraînée à la poursuite des Bourguignons, je me jette à force d'éperons entre le pont et la ville et je marche droit sur elle. C'est là qu'il y eut des horions et que mes archers firent de la besogne! La sorcière avait beau crier, le désarroi se met

dans sa troupe, et les voilà tous qui se sauvent à qui mieux mieux, se jettent pêle-mêle dans les bateaux et rentrent dans la place. Mais elle ne voulait pas céder, et se repliait lentement vers les remparts en soutenant tout notre effort, quand tout à coup, voici le pont qui se lève, et la sorcière, avec cinq ou six des siens, qui reste à la merci de mes archers. Ils l'entourent, ils la saisissent, ils la tirent à bas de son cheval; j'étais tout près de là, j'accours et je la somme de se rendre. C'est un gibier rare, madame, et comme on n'en a pas pris depuis la captivité du roi Jean. Français et Anglais, c'est à qui l'aura; ils en donneront la rançon de vingt chefs de guerre.

LA COMTESSE.

C'est un grand coup du sort! Pourvu que cela finisse bien!

LUXEMBOURG, à un écuyer.

Qu'on fasse monter les prisonniers. (A la comtesse.) Je désire qu'elle passe la nuit dans vos appartements, ma mère. Je ne me fie qu'à vous pour la garder. Excusez-moi de vous causer ce dérangement, mais ce n'est que pour peu d'heures. J'ai expédié de Compiègne un messager à monseigneur; il ne saurait tarder beaucoup à présent.

LA COMTESSE.

Je la ferai coucher dans la chambre de Péronne.

PÉRONNE.

Dans ma chambre! la sorcière!... Ah! madame, par l'âme de votre défunt mari, par mes quarante années de loyaux services, n'exigez pas cela de la pauvre Péronne. (Écuyers et soldats conduisant Jeanne et Bertrand de Poulangy enchaînés.)

BERTHE.

Bertrand de Poulangy!

LUXEMBOURG, à un écuyer en désignant Poulangy.

Conduis ce chevalier dans la grande tourelle. (On emmène Poulangy. Désignant Jeanne.) Qu'on lui laisse les fers aux pieds et aux mains et qu'on empêche qu'elle approche d'aucune fenêtre. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, BERTHE, PÉRONNE, JEANNE DARC. (Long silence. La comtesse et Péronne font le signe de la croix.)

LA COMTESSE, à part.

Quelle figure de Lucifer!

BERTHE.

C'est extraordinaire comme elle a l'air doux.

PÉRONNE.

N'approchez pas, mademoiselle, n'approchez pas!

BERTHE.

Vous devez être fatiguée! Voulez-vous prendre quelque chose?

JEANNE.

Je boirais volontiers un peu d'eau.

BERTHE.

Voulez-vous pas un peu de ce vin de Chypre?

JEANNE.

J'ai été nourrie aux champs et aux bois; je n'ai jamais bu que de l'eau.

BERTHE.

Si vous quittiez ces habits de guerre?... Je vous donnerais une robe pour vous mieux reposer.

JEANNE.

Je ne saurais quitter ces vêtements sans un exprès commandement de Dieu

LA COMTESSE.

Ne blasphème pas dans ma maison. Nous savons bien que tu n'es pas de Dieu.

JEANNE.

Et comment, si ce n'était par l'ordre de Dieu, aurais-je battu les Anglais, moi, pauvre bergère?

LA COMTESSE.

Tout cela s'est fait par sortilége et sorcellerie; on sait bien que tu as commerce avec les mauvais esprits et que tu parles avec les fées.

JEANNE.

Les bonnes fées ne sont pas des mauvais esprits. Les anciens du village et bien des honnêtes personnes leur ont souvent parlé; mais quant à moi, je ne les ai jamais vues.

PÉRONNE.

Mademoiselle, demandez-lui donc qu'elle vous montre sa mandragore.

JEANNE.

Ne t'inquiète pas de mandragore, bonne femme. N'aie point de convoitise; fais comme moi, reste pauvre et sers tes maîtres honnêtement. Qui cherche l'or, il perd la joie.

BERTHE.

On nous a dit pourtant que vous avez eu bien de l'orgueil de vos beaux habits et de votre chaîne d'or le jour du sacre.

JEANNE.

Je n'ai pas eu alors plus d'orgueil que je n'ai de honte aujourd'hui. Chaîne d'or ou chaîne de fer, tout est indifférent, tout est bien selon l'heure à qui sert Dieu.

LA COMTESSE.

Voici qu'il se fait tard, Péronne; et puisque tu aurais peur qu'elle couche dans ta chambre, fais préparer un lit dans la tourelle.

BERTHE.

Dans cette vilaine chambre si noire où l'on dit que revient le vieux sénéchal?

LA COMTESSE.

Elle n'a pas peur des esprits, je suppose?

JEANNE.

Je n'ai crainte des esprits, mais toutes les fois que je le peux, je passe la nuit dans la demeure des femmes. C'est bien assez de rester tout le jour dans la compagnie des soldats, de n'entendre que de rudes voix d'hommes, de ne répondre qu'à de rudes propos d'hommes, de ne rencontrer que des regards d'hommes, farouches ou charnels. (A Berthe.) Si vous me permettiez de rester auprès de vous, je n'aurais pas besoin de lit, je suis accoutumée à dormir par terre, mais je reposerais en plus grande sécurité,

n'étant pas seule avec mes gardiens. Depuis que je suis dans cette chambre avec vous, douce jeune fille, je me sens déjà comme rafraîchie. N'est-ce pas, vous n'avez pas peur de moi? Vous ne me renverrez pas d'auprès de vous?

BERTHE.

Je n'ai pas peur. Ma mère, elle passera la nuit dans ma chambre.

LA COMTESSE.

C'est bien. Soldats, faites le guet. Vous répondez de la prisonnière sur vos têtes. (Elle sort avec Péronne.)

SCÈNE V.

JEANNE DARC, BERTHE.

JEANNE, baisant la main à Berthe.

Noble demoiselle, vous êtes bonne autant que vous êtes belle; puissiez-vous être heureuse autant que vous êtes bonne!

BERTHE.

Hélas! quelle femme serait heureuse en ces tristes temps!

JEANNE.

Comment ne le seriez-vous pas? Dans votre pays natal, dans le château de vos pères, au sein de votre famille... fiancée peut-être à quelque noble prince ou chevalier...

BERTHE.

Jamais je n'épouserai personne; je finirai mes jours dans un cloître.

JEANNE.

Dans un cloître, vous, si belle et si jeune!

BERTHE.

Plutôt que d'épouser qui je déteste; plutôt que de mettre ma main, cette main toute française, dans la main d'un anglais!

JEANNE.

D'un anglais! Qui donc pourrait vouloir?...

BERTHE.

Mon frère a disposé de moi; ma mère veut tout ce que veut mon

frère. Un autre jour, demain, si vous restez ici, je vous dirai toute cette triste histoire.

JEANNE.

Pauvre jeune fille, que je vous plains!

BERTHE.

Que de larmes j'ai versées déjà, que de nuits j'ai passées sans dormir! Mais, dites-moi, Jeanne, ce prisonnier qu'ils ont amené avec vous, vous le connaissez?

JEANNE.

Bertrand de Poulangy? Si je le connais! mon noble et gentil Bertrand, l'honneur de la chevalerie!

BERTHE.

Vous l'aimez?

JEANNE.

Si je l'aime! C'est le plus dévoué, le plus fidèle de mes frères d'armes!

BERTHE.

Il vous aime aussi, sans doute?

JEANNE.

Il a cru en moi dès le premier jour. Il s'est donné à moi cœur et âme. Il m'a protégée contre la moquerie des courtisans, contre la grossièreté des soldats, contre le fer de l'ennemi. Toujours auprès de moi, le bras levé, l'arme haute, il a reçu plus d'un trait qui m'était destiné; et si aujourd'hui, ils m'ont fait prisonnière, c'est que mon pauvre Bertrand, renversé de cheval, gisait à terre baigné dans son sang... Mais qu'avez-vous, vous pâlissez...

BERTHE.

Laisse-moi, magicienne!

JEANNE.

Qu'est cela? Comme votre voix a changé tout à coup! Qu'ai-je dit qui vous ait offensée?

BERTHE.

Guerre fatale! Ah! que n'ai-je appris, moi aussi, à m'élancer sur un coursier rapide! Que ne sais-je brandir l'épée, la hache étincelante! Que ne suis-je en ce jour captive, chargée de chaî-

nes! Que n'ai-je, moi aussi, vendu mon âme au démon!... Nous ne nous serions pas quittés. Il m'aimerait encore.

JEANNE.

Que dites-vous? Vos esprits s'égarent... Vous aimez Bertrand de Poulangy?

BERTHE.

Si je l'aime, grand Dieu! Pour lui j'ai tout bravé, le courroux de mon frère, les reproches de ma mère, le cri de ma conscience et l'honneur de mon nom! Pour lui, pauvre écuyer, j'ai écarté la recherche des plus grands princes; avec lui j'aurais béni la pauvreté, l'exil... j'aurais renié Dieu! Mais qu'est-ce que tout cela auprès d'un casque brillant au soleil, auprès d'une bannière flottant à tout vent!

JEANNE.

Pauvre enfant! ne pleurez pas ainsi; ne m'enviez pas surtout, car jamais je n'aimai, et jamais je ne fus aimée.

BERTHE.

Que dis-tu? Bertrand ne t'aimerait pas?

JEANNE.

Jamais mes nobles frères d'armes ne m'ont parlé d'amour.

BERTHE.

Dis-tu vrai? Mais non; tu veux me tromper! Tu es bonne au fond; tu es femme et tu as pitié de moi, voyant ce que je souffre.

JEANNE.

Par le saint nom de la mère du Sauveur, j'en jure devant Dieu, Bertrand de Poulangy n'a jamais eu pour moi que la sainte amitié d'un frère.

BERTHE, embrassant Jeanne.

Ah! quel apaisement pour mon cœur! Mais, dis-moi, quand, comment t'a-t-il rencontrée? Où étais-tu? Portais-tu déjà ces habits d'homme quand il t'a vue pour la première fois?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DUC DE BOURGOGNE, LUXEMBOURG, CHEVALIERS, ÉCUYERS, ETC.

BERTHE.

Monseigneur le duc!

JEANNE.

Le duc de Bourgogne!

LE DUC.

Des chaînes à une femme! (A un écuyer.) Otez ceci. (Un écuyer ôte les fers de Jeanne.) (A part.) Qu'elle est belle et touchante ainsi, dans sa tristesse! (A Luxembourg.) Il faut que je lui parle. Qu'on nous laisse seuls. (Luxembourg, Berthe, les chevaliers et les écuyers sortent.)

SCÈNE VII.

LE DUC, JEANNE DARC.

LE DUC.

Approche, belle guerrière, ne crains rien.

JEANNE.

Je ne crains rien, hormis de déplaire à Dieu.

LE DUC.

J'aime cette fierté. Viens ici. Tu as souhaité de me voir; que me veux-tu? Parle, ma belle adversaire. Pour l'amour de tels yeux, il n'est rien que ne fasse Philippe; Philippe, nommé le Bon jusqu'ici, mais qui se nommera le fortuné désormais, car jamais prince ni chevalier ne fut plus favorablement traité de la fortune.

JEANNE.

Très-haut et très-excellent prince, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, Jeanne, la Pucelle de France, a toujours ardemment souhaité de parler à vous...

LE DUC.

Souhaité d'être en mon pouvoir! Je t'en remercie, jeune fille, et ne t'en ferai point repentir.

JEANNE.

Puisque apparemment, pour vous parler, il fallait que je fusse prisonnière, j'en bénis Dieu qui a ses desseins, et qui conduit bien toute chose.

LE DUC.

Ta voix est douce et sait le chemin du cœur.

JEANNE.

Plût au ciel qu'elle sût l'émouvoir, ce cœur noble et chevaleresque!

LE DUC.

Peux-tu douter d'un charme si puissant qu'il me fait déjà ton captif, ô ma douce prisonnière! Mais parle, que demandes-tu?

JEANNE.

Ce que je vous demande à mains jointes, ce que vous demande à genoux, par ma bouche, tout le pauvre peuple de France, monseigneur, c'est que vous quittiez au plus vite cette alliance impie que vous avez formée en un jour de colère; c'est que vous nous aidiez à chasser l'ennemi du sol français; c'est que vous vous souveniez enfin que vous êtes le premier pair du royaume, le plus proche du sang de Valois, le frère germain du roi Charles.

LE DUC.

S'en est-il souvenu, lui, à Montereau?

JEANNE.

Ah! ne prononcez plus jamais ce nom funeste. Mettez un terme à cette suite sanglante de forfaits et de vengeance. Pardonnez à qui vous pardonne.

LE DUC.

Je n'ai rien fait, moi, qui mérite ni vengeance ni pardon.

JEANNE.

O Philippe de Bourgogne! naguère l'amour et l'espoir de la France, n'est-ce donc rien que cette rébellion funeste contre ton souverain et légitime seigneur! N'est-ce rien que cette guerre intestine où le frère égorge le frère, où l'ami tue l'ami, où l'épée du chrétien boit le sang chrétien! Ah! monseigneur, croyez-en Jeanne Darc, qui vous chérit et vous honore, après son roi, plus que toute créature au monde, ne donnez plus à vos sujets

l'exemple dangereux de la rébellion. Donnez à la France et à la Bourgogne, donnez à la Chrétienté les bienfaits de la paix ; ou si vous voulez encore faire la guerre, unissez-vous au roi Charles pour aller sus au Sarrasin, et Jeanne la Pucelle guidera vos armées par delà les monts, par delà les mers, jusqu'au saint tombeau de celui qui voulut mourir pour sauver le monde.

LE DUC.

Tu as combattu comme un autre Jean-Sans-Peur; tu parles comme un autre Pierre l'Ermite.

JEANNE.

Reviens à ton roi, Philippe, reviens à lui pendant qu'il en est temps. Le voici qui s'avance à grands pas ; les murs s'écroulent au premier son de ses clairons ; les portes s'ouvrent aux premiers mots de sa bouche royale. Laon, Soissons, Lagny et Beauvais sont à lui. Barbazan a repris toute la Champagne ; La Hire a surpris Louviers; il ne reste plus aux Anglais que Rouen. Si tu venais avec moi, avant huit jours ils en seraient dehors, avant quinze nous les aurions chassés outre-mer. Viens, Philippe, viens avec moi. J'embrasse tes genoux. Dieu le veut! France et Bourgogne!

LE DUC.

Relève-toi; ta place n'est pas là, elle est à mes côtés. Si fortune était justice, tant de beauté, d'éloquence et de courage brillerait sur un trône. Mais, par mon chapeau ducal, plus redouté que la couronne des empereurs, il ne tiendra pas à moi de réparer les outrages du sort. (Fanfares.) Qu'est ceci? On dirait les Anglais.

JEANNE.

Les Anglais! Ah! monseigneur, surtout qu'ils ne sachent pas que je suis ici! Les Anglais!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUXEMBOURG.

LUXEMBOURG.

Monseigneur, milord Talbot...

JEANNE.

Talbot! Refusez de le voir, Monseigneur.

LE DUC.

Tu pâlis? Ne crains rien, tu es en sûreté ici. (*A Luxembourg.*) Qu'est-ce qu'il me veut, Talbot?

LUXEMBOURG.

Il veut qu'on lui livre la prisonnière, Monseigneur.

LE DUC.

Moi, livrer une femme!

LUXEMBOURG, *bas au duc.*

Vous ne pouvez guère la refuser aux Anglais.

LE DUC.

Je préfère m'arranger avec le roi Charles.

LUXEMBOURG.

Vous voyez bien qu'il n'envoie personne pour la réclamer.

JEANNE.

Il enverra.

LUXEMBOURG.

Qu'en sais-tu?

JEANNE.

Il enverra, te dis-je... Son messager n'est pas loin... Je le sais... Je le vois... (*Comme hallucinée.*) Il longe le bois de Margny... il approche... il touche à l'enceinte... Son cheval hésite à franchir le pont... il entre dans la cour... Le voici.

UN PAGE, *entrant.*

Monseigneur, un envoyé du roi de France.

LE DUC, *à Luxembourg.*

Voilà qui est merveilleux. (*Au page.*) Qu'on fasse entrer l'envoyé.

JEANNE.

Duc Philippe, mon roi et le tien m'envoie chercher. Que vais-je dire pour toi au roi Charles?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA TRÉMOILLE.

UN PAGE.

Monseigneur le duc de La Trémoille.

JEANNE.

La Trémoille !

LE DUC.

Ah ! c'est toi, La Trémoille.

JEANNE, à La Trémoille.

C'est toi qu'on envoie pour me délivrer, toi qui m'as vendue !

LA TRÉMOILLE.

Faites retirer cette femme, Monseigneur.

LE DUC.

Laisse-moi lui parler... (Jeanne se retire dans le fond du théâtre. Le duc vient sur le devant de la scène avec Luxembourg et La Trémoille.)

LE DUC.

Eh bien ! que me veut-il le roi Charles ?

LA TRÉMOILLE.

Je viens de sa part, Monseigneur, vous offrir la rançon de votre prisonnière.

LE DUC.

Est-ce qu'il tient beaucoup à la ravoir, le roi Charles ?

LA TRÉMOILLE.

Il est contraint d'en faire le semblant, à cause du peuple. Au fond, il ne s'en soucie guère. Charles de Valois est un prince trop lettré pour croire aux miracles.

LE DUC.

S'il ne la réclame pas avec beaucoup d'instance, je ne pourrai pas la refuser à Talbot qui est là avec ses Anglais.

LA TRÉMOILLE.

Si les Anglais la veulent, Monseigneur, vous ferez bien de la leur donner.

LE DUC.

Et Charles ne se fâchera pas ?

LA TRÉMOILLE.

Il vous saura gré, sans le dire, de le débarrasser de cette fille.

Les gens d'église vous en béniront. Quant à la noblesse, je sais ce qu'elle en pense.

LE DUC.

Je n'ai aucun motif, moi, de la livrer aux Anglais.

LUXEMBOURG.

Vous vous êtes engagé par les conventions de Noyon, Monseigneur; Talbot n'entend pas raillerie quand il s'agit d'une parole donnée... Les Anglais sont au moins deux mille tout autour du château; et nous, nous sommes trois cents, à peine.

LE DUC.

Que dira la Chrétienté si je livre une femme!

LUXEMBOURG, ironiquement.

Refusez-la, Monseigneur, refusez-la; ce sera fort chrétien! Rompez avec Bedford, renoncez à Paris; jetez-vous aux pieds du roi Charles, embrassez Duchâtel; puis vous verrez après à vous tirer d'affaires comme vous pourrez avec les communes de Flandre!

LE DUC.

Ces damnés métiers de Gand! à peine ai-je le dos tourné qu'ils se révoltent.

LUXEMBOURG.

Sans la flotte anglaise, comment voulez-vous les mettre à la raison?

LA TRÉMOILLE.

Vous hésitez, Monseigneur?

LE DUC.

Je réfléchis.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERTHE, PUIS TALBOT.

BERTHE, entrant précipitamment et se jetant aux pieds du duc.

Monseigneur, pour l'honneur du nom de Luxembourg, ne souffrez pas que notre maison soit souillée par un crime. Talbot monte ici; ses soldats jurent et blasphèment; ils veulent emmener

Jeanne... Monseigneur, Monseigneur, ne souffrez pas qu'on la touche! (Elle va vers Jeanne et l'embrasse.— Talbot paraît à la porte.)

LE DUC.

Entrez, milord Talbot.

JEANNE.

Talbot!...

TALBOT.

Duc Philippe, tu m'as bien fait attendre. Je t'apporte pourtant un assez beau présent. Le duc, mon maître, t'envoie les clefs de Paris et m'ordonne de te saluer régent de France.

JEANNE.

Philippe! Philippe!

TALBOT.

Selon l'accord de Noyon, tu ne l'as pas oublié, ta prisonnière est à moi, et je l'emmène.

LE DUC.

Qui te presse de partir? Reposons-nous ici jusqu'à demain. Demain, nous traiterons cette affaire.

TALBOT regardant le duc d'un air de mépris.

Nous reposer ici! Cela vous sied à vous, Monseigneur; vous êtes jeune, vous avez du temps pour tout, pour les festins, les carrousels, pour les danses joyeuses, pour le repos. Mais le vieux Talbot, monseigneur, il n'a plus une heure à perdre s'il veut achever sa besogne. Quand il ira dormir, ce sera pour longtemps. Il ne s'éveillera plus qu'au son de la dernière trompette. (A un écuyer.) Écuyer, la prisonnière m'appartient. Qu'on lui remette ses chaînes.

JEANNE.

Philippe, tu souffres qu'il te parle ainsi!

TALBOT.

Adieu, Monseigneur; je vais à Rouen.

JEANNE.

Philippe, Philippe! Tue-moi plutôt de ta propre main! Ah! j'aimerais mieux mille morts que d'être ainsi livrée.

LE DUC, à Jeanne.

Silence, Jeanne, silence; je te sauverai. (A Talbot.) Suivez-moi, milord Talbot; je vais écrire au duc, votre maître.

TALBOT.

J'obéis, Monseigneur. Mais le temps presse; faites, je vous prie, que cette lettre soit brève. (Le duc sort avec Talbot.)

JEANNE, se jetant dans les bras de Berthe.

Berthe, priez pour moi; Berthe, je suis perdue!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

La scène se passe à Rouen. — 30 mai 1431. — Le théâtre représente une salle du château où le tribunal ecclésiastique tient ses séances.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICE-INQUISITEUR, ISAMBARD, HAMPTON, SUFFOLK, ASSESSEURS, NOTAIRES ECCLÉSIASTIQUES, RECTEURS DE L'UNIVERSITÉ, SOLDATS ANGLAIS, PUIS JEANNE DARC.

(Pendant que les assesseurs prennent place, Suffolk et Hampton s'entretiennent sur le devant du théâtre.)

SUFFOLK.

Je te dis que le Parlement d'Angleterre est très-mécontent de toutes ces lenteurs. Milord Gouverneur est inquiet; on a vu des soldats français rôder du côté de Pont-de-l'Arche; il sont capables de tenter quelque coup; et s'ils nous enlevaient cette sorcière, Hampton, je te demande un peu ce que nous deviendrions dans cette Normandie de malheur, au milieu de ces paysans sournois qui vous tombent dessus avec leur faux, juste au moment qu'on y pense le moins!

HAMPTON.

Milord Gouverneur peut compter sur mon zèle; mais parmi les théologiens français il y en a de bien faibles et de bien douteux. (Les assesseurs sont assis. Suffolk se retire dans le fond auprès des soldats anglais qui gardent la salle.)

LE VICE-INQUISITEUR aux soldats.

Qu'on amène la prisonnière. (Aux assesseurs.) Messires, songeons à bien finir ce que nous avons bien commencé pour le contentement de l'Église et l'édification du peuple. (On amène Jeanne enchaînée.) Jeanne, qui te fais nommer la Pucelle de France, c'est peut-être la dernière fois que tu parais devant le tribunal; jure par le saint nom de Dieu, sur les saints évangiles, que tu vas dire la vérité.

JEANNE.

Je vous l'ai dite toujours. A quoi bon me faire jurer encore? Si j'étais ce que vous croyez, un parjure m'arrêterait-il? Étant ce que je suis, vraie française, vraie chrétienne, ma parole vous doit suffire.

LE VICE-INQUISITEUR.

Ta parole est un peu trop superbe pour l'état où te voilà. Allons, jure sans tant de façons!

JEANNE.

Par les saints évangiles et la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, je jure de vous dire la vérité, en toutes les choses où il m'est permis de la dire.

LE VICE-INQUISITEUR.

Qu'est-ce que ces subtilités? Crois-tu tromper le tribunal?

JEANNE.

Je ne songe à tromper personne.

ISAMBARD.

La prisonnière voudrait-elle pas être assistée d'un conseil pour l'aider à se défendre?

JEANNE.

Votre intention est bonne et je vous remercie; mais je ne suis point en peine de ce que je vais dire. Ce n'est pas moi qui parle; c'est l'esprit qui parle en moi, quand il lui plaît et comme il lui plaît.

HAMPTON.

Arrogante!

PLUSIEURS VOIX.

Présomptueuse!

JEANNE. (Elle s'avance sur le devant de la scène.)

O mon doux Sauveur, je vous supplie, si vous m'aimez, de m'enseigner comment je dois répondre à ces gens d'église afin que je ne manque en mes paroles comme en mes actions de confesser la vérité, la foi chrétienne et l'honneur de la France.

LE VICE-INQUISITEUR.

Jeanne, vulgairement nommée la Pucelle d'Orléans, persistes-

tu à dire que tu as été envoyée de Dieu vers le roi Charles, que tu as des révélations et des apparitions célestes, que tu connais toutes les choses futures et cachées?

JEANNE.

Oui, je suis envoyée de Dieu.

HAMPTON.

Quel blasphème!

JEANNE.

Mais je n'ai pas dit que je connaissais toutes les choses cachées; j'ai dit : plusieurs choses cachées.

LE VICE-INQUISITEUR.

C'est la même chose.

JEANNE.

Ce n'est pas la même chose; je me suis plainte déjà que l'on écrit faussement ce que je réponds.

UNE VOIX.

Elle insulte le tribunal.

HAMPTON.

Cela n'est pas supportable.

LE VICE-INQUISITEUR.

Comment, te disant envoyée de Dieu, as-tu fait une chose abominable aux yeux de Dieu en revêtant l'habit viril?

JEANNE.

L'habit est peu de chose; et puisque Dieu m'envoyait pour accomplir une œuvre virile, il me fallait bien prendre l'habit viril.

LE VICE-INQUISITEUR.

En quittant tes père et mère sans leur congé, n'as-tu pas péché contre Dieu et ses commandements?

JEANNE.

J'ai toujours obéi à mes parents en toutes choses, hormis en ce départ; mais je leur ai demandé de me pardonner, et ils l'ont fait.

LE VICE-INQUISITEUR.

Tu t'es constituée en orgueil, en témérité et en présomption

comme les enfants de Satan. Tu as fait dire des messes et des oraisons en ton honneur.

HAMPTON.

Tu t'es fait baiser les pieds et la robe, tu t'es fait adorer à genoux.

JEANNE.

Si ceux de mon parti ont dit pour moi des prières, je crois qu'ils n'ont pas fait de mal. Quant aux pauvres gens, ils venaient volontiers à moi parce que je leur faisais tout le bien qui était en mon pouvoir; mais s'ils ont baisé mes pieds ou ma robe, ç'a été contre ma volonté.

LE VICE-INQUISITEUR.

Tu t'es dite envoyée de Dieu et tu n'as point fait de miracles.

JEANNE.

Mon miracle a été de rendre le courage aux grands, l'espoir aux petits, la victoire au roi, l'honneur à Dieu!

LE VICE-INQUISITEUR.

Ce ne sont point là des miracles. Tu as fait porter ton étendart au sacre de Reims.

JEANNE.

Il avait été en la peine, c'était justice qu'il fût en l'honneur.

LE VICE-INQUISITEUR.

N'as-tu pas dit des paroles magiques pour donner la victoire à tes soldats?

JEANNE.

Je ne sais ce que c'est que paroles magiques. Quand je voyais l'Anglais en bataille, je criais aux miens : entrez hardiment; et j'entrais moi-même la première. Voilà toute ma magie.

HAMPTON.

Crois-tu donc que Dieu hait les Anglais?

JEANNE.

Je ne sais si Dieu hait les Anglais; ce que je sais, c'est qu'il aime la France.

HAMPTON.

Et Charles de Valois, est-ce que Dieu l'aime aussi? Est-ce Dieu qui lui a commandé de tuer le duc de Bourgogne?

JEANNE.

De ceci vous n'aurez nulle réponse.

HAMPTON.

Puisqu'elle refuse de répondre au saint tribunal, qu'on lui donne la question.

PLUSIEURS VOIX.

La question! la question!

LE VICE-INQUISITEUR.

Qu'on apporte les instruments. (Des valets de bourreau apportent les instruments du supplice.)

JEANNE.

Quand vous briseriez tous mes os, l'un après l'autre, vous n'auriez de moi autre réponse.

SCÈNE II.

Les Mêmes, FRÈRE ÉLIE.

LE VICE-INQUISITEUR.

Moine, que nous veux-tu?

FRÈRE ÉLIE.

Révérend père en Dieu, je viens à vous par le commandement exprès de monseigneur Jean de Saint-Avit, abbé de Saint-Denis, évêque d'Avranches, qui est au concile.

LE VICE-INQUISITEUR.

Tu nous parleras plus tard; va, nous sommes en affaire ici.

FRÈRE ÉLIE.

Révérend père en Dieu, c'est justement pour cette affaire que je suis envoyé. (Il remet un pli au vice-inquisiteur qui lit attentivement.) Trois évêques de France, siégeant au saint concile de Bâle, demandent que Jeanne Darc y soit entendue.

JEANNE, à Isambard.

Qu'est cela, le concile?

ISAMBARD, à Jeanne.

C'est l'assemblée générale de toute l'Église chrétienne.

JEANNE.

Qu'on m'y conduise.

ISAMBARD.

C'est cela, c'est cela. (Élevant la voix.) La prisonnière demande à paraître devant le saint concile assemblé à Bâle.

PLUSIEURS VOIX.

Elle a raison. Au concile! au concile!

LE VICE-INQUISITEUR.

Cela ne se peut.

FRÈRE ÉLIE.

En toutes les choses douteuses, et qui touchent la foi, disent les évêques de France, il s'en faut remettre au concile.

ISAMBARD.

C'est l'opinion de monseigneur saint Thomas.

PLUSIEURS VOIX.

C'est l'opinion de saint Thomas. Au concile! au concile!

FRÈRE ÉLIE.

Inquisiteur, commande qu'on me remette la prisonnière, pour que je la mène au concile.

LE VICE-INQUISITEUR.

Moine, de quoi te mêles-tu?

FRÈRE ÉLIE.

J'en ai charge de par les évêques; j'ai droit de l'ôter de vos mains et de la conduire à ses juges véritables.

PLUSIEURS VOIX.

Au concile! au concile!

JEANNE.

Je demande à paraître devant le saint concile.

LE VICE-INQUISITEUR.

Tais-toi.

ISAMBARD.

Parle, parle; c'est le droit des accusés.

JEANNE.

Je demande qu'on me tire d'ici, parce que vous n'êtes point de justes juges.

LE VICE-INQUISITEUR.

Silence, insolente!

FRÈRE ÉLIE.

Parle; ne les crains pas. Ton père et ton juge, qui est là-haut, t'entend et te protége.

JEANNE.

Depuis huit mois que je suis dans vos mains, vous m'avez tourmentée d'une manière très-cruelle. Vous m'avez jetée dans un cachot humide et froid; vous m'avez séquestrée de toute amitié. Vous m'avez retranchée du nombre des vivants. Vous m'avez fait garder par des soldats anglais, mes ennemis mortels.

HAMPTON, courant vers Jeanne, le poing levé.

Te tairas-tu, de par tous les diables!

PLUSIEURS VOIX.

Parle! parle!

JEANNE.

Vous êtes de faux justiciers, de faux prêtres! Vous agissez par envie contre moi, par haine de l'Esprit-Saint qui me conduit, par convoitise de l'argent d'Angleterre. Vous agissez par crainte surtout, cœurs lâches; et vous âmes timides...

FRÈRE ÉLIE, interrompant.

J'en appelle à vous tous, hommes de bonne foi qui siégez ici, dit-elle vrai?...

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui.

FRÈRE ÉLIE.

Voulez-vous pas que je la mène au concile?

PLUSIEURS VOIX.

Au concile! au concile!

FRÈRE ÉLIE, allant vers Jeanne.

Fille de Dieu, viens, viens avec moi! Et vous, juges chrétiens, opprimés par ces juges prévaricateurs, Français, humiliés par ces Anglais, levez-vous! Quittez ce tribunal inique où l'on vous retient par menace! Entourez-la; protégez-la; sauvez-la!

(Un grand nombre d'assesseurs quittent leurs places et se groupent autour de Frère Élie. On entend des cris du dehors.)

VOIX DU DEHORS.

Alerte! alerte!

SOLDATS ANGLAIS.

Alerte! aux armes!

TALBOT.

Suffolk! Suffolk! alerte! les Français!... (Au vice-inquisiteur.) Inquisiteur, gardez bien la sorcière, et rendez-la moi vivante ou morte. Vous entendez. (Talbot sort avec Suffolk; tous les assesseurs quittent leurs siéges en désordre.)

LE VICE-INQUISITEUR, aux soldats anglais.

Qu'est ceci, qu'y a-t-il?

UN SOLDAT ANGLAIS.

Les Français ont surpris la porte de Saint-Ouen.

PLUSIEURS VOIX.

Les Français!

HAMPTON.

Duchâtel est à leur tête. Mille tonnerres!

JEANNE, à Frère Élie.

Les Français! Duchâtel! je suis sauvée.

LE VICE-INQUISITEUR, aux soldats.

Qu'on la ramène en prison et qu'on double ses chaînes.

FRÈRE ÉLIE, à part.

Duchâtel! l'insensé! Elle est perdue. (Tumulte et désordre. Les soldats anglais emmènent Jeanne.)

SCÈNE III.

Intérieur de la prison.

JEANNE DARC, endormie, DEUX SOLDATS ANGLAIS.

PREMIER SOLDAT.

Comme elle dort! On a fait pourtant assez de bruit pour monter l'échafaud.

DEUXIÈME SOLDAT.

J'ai envie de l'éveiller. Sorcière!... sorcière aux Armagnacs! sorcière de France!... Jeanne!

JEANNE, *s'éveillant en sursaut.*

Me voici. Qui m'appelle?

PREMIER SOLDAT.

Éveille-toi; il est tard. On va venir te chercher.

JEANNE.

Me chercher! On me permet donc d'aller à l'église? Ote-moi ces chaînes; elles me font très-mal.

DEUXIÈME SOLDAT.

Peut-être te les ôtera-t-on pour que tu puisses mieux marcher; cependant, je ne crois pas; c'est si près d'ici...

PREMIER SOLDAT, *au second.*

Tais-toi! On vient.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUFFOLK, PUIS ISAMBARD, HAMPTON.

SUFFOLK.

Prisonnière, milord Talbot te fait savoir qu'ayant en son pouvoir le chevalier Tanneguy Duchâtel, tombé dans une embûche avec deux cents Français, il les renvoie sans rançon pour acquitter sa dette de Reims.

JEANNE.

Remerciez pour moi, milord Talbot. (*A part.*) Mon pauvre Duchâtel! Il voulait me tirer d'ici! Mon brave frère d'armes! (*Suffolk se retire. — A Isambard.*) Et vous, que me voulez-vous?

ISAMBARD.

Prisonnière, nous venons te faire connaître la sentence rendue contre toi par les notables gens d'église de la duché de Normandie et par toutes les facultés de l'université de Paris. Tu as été reconnue hérétique, schismatique, menteuse, pernicieuse, dissolue, idolâtre, devineresse, perturbatrice de la paix publique, et comme telle condamnée à mourir dans les flammes.

JEANNE.

Moi, hérétique, menteuse, condamnée à mourir! à mourir dans les flammes!... Cela ne se peut!

ISAMBARD.

L'échafaud est dressé sur la place.

JEANNE.

L'échafaud !... Tout à l'heure !...

ISAMBARD, à part.

Pauvre femme !... (Haut.) Qu'on fasse entrer le Frère qui va l'assister.

HAMPTON.

Et surtout qu'il se hâte. (Isambard et Hampton se retirent dans le fond du théâtre.)

SCÈNE V.

JEANNE DARC, PUIS FRÈRE ÉLIE.

JEANNE.

Seigneur, Seigneur, souviens-toi de tes promesses ! C'est le moment, Seigneur, étends ton bras, sauve-moi ! (Apercevant Frère Élie.) Dieu m'entend. Frère Élie, vous allez me tirer d'ici ; partons.

FRÈRE ÉLIE.

Que dis-tu ? Vois ces soldats.

JEANNE.

Ils ne peuvent rien ; leurs armes vont tomber ; leurs mains sont paralysées ; vois-tu comme ils détournent les yeux, comme ils sont pâles, comme ils tremblent !

FRÈRE ÉLIE.

Jeanne, reviens à toi ; n'attends rien pour ta vie mortelle.

JEANNE.

Les Français ne sont pas loin.

FRÈRE ÉLIE.

Ce sont eux qui t'ont perdue ! Sans eux je te sauvais... Mais détournons nos esprits des choses d'ici-bas. Jeanne, voici le moment suprême. Tu n'as rien voulu révéler à l'ennemi de ton roi, je t'absous de ce pieux mensonge ; mais si, en tes vertueuses actions, tu avais obéi aux conseils d'une sagesse humaine, si tu avais été conduite par l'habileté des hommes d'épée, des hommes

de cour ou des hommes d'église, il ne faudrait pas paraître devant l'éternelle vérité revêtue d'une feinte gloire.

JEANNE.

Je n'ai jamais entendu une parole humaine qui m'ait poussée par des motifs humains. Tout a procédé de Dieu. Mon cœur a brûlé d'un grand amour pour le peuple de France; j'ai senti qu'en donnant ma vie pour lui je le tirerais d'opprobre et d'esclavage. Mais, mon père, à cette heure, les forces me manquent; j'ai peur; je n'entends plus mes voix dans cette affreuse prison; mes saintes aimaient comme moi la forêt natale, elles ne veulent pas venir en ce lieu sombre. (Apercevant le bourreau qui paraît à la porte.) Ah! quel est cet homme? Je ne veux pas qu'il me touche. (Au bourreau.) N'approche pas, ou tu seras foudroyé! (A Frère Élie.) Mon père, mon père, demandez à Dieu un miracle. Je ne veux pas mourir; ma chair frissonne; ce supplice me fait horreur; jamais mon pauvre corps ne pourra supporter d'aussi cruelles souffrances. J'aimerais mieux que la hache tranchât dix fois ma tête que d'être ainsi brûlée. N'auront-ils pas pitié de moi? Je suis si jeune! Croyez-vous que, s'ils voulaient, ils ne pourraient pas me laisser retourner chez nous? Priez-les, mon père, qu'ils me laissent partir.

HAMPTON.

Moine, faites vite.

JEANNE.

Sauvez-moi, sauvez-moi, je vous en supplie!

FRÈRE ÉLIE.

Jeanne, pense à ton Dieu.

JEANNE.

Mon Dieu! il m'abandonne.

FRÈRE ÉLIE.

Au nom de ton salut, Jeanne, ne blasphème pas. (La porte du fond s'ouvre. La scène s'emplit de soldats anglais, d'assesseurs, etc., etc.)

JEANNE.

Ah! voici mes persécuteurs, mes bourreaux! Il n'est plus temps de fuir! Je suis perdue. Moine, toi aussi, tu m'as trompée!

FRÈRE ÉLIE.

Jeanne, que dis-tu!

JEANNE.

Et le roi, le roi de France, où est-il donc?

FRÈRE ÉLIE.

Jeanne, songe à ton Sauveur.

HAMPTON.

Le gouverneur attend.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, POULANGY, PUIS JACQUES.

POULANGY, entrant précipitamment malgré les soldats.

Où est-elle, où est-elle?

HAMPTON, à Poulangy.

Qui es-tu? Comment viens-tu ici? (Aux soldats.) Qu'on l'arrête!

POULANGY, tendant à Hampton un papier.

Qui je suis? Pourquoi je viens? Lis, lis ceci, bourreau!...

HAMPTON.

Un sauf-conduit du duc de Bourgogne?

POULANGY.

Et la grâce de la prisonnière, de par le grand inquisiteur, vicaire du Saint-Office au royaume de France. Comprends-tu maintenant, bourreau, pourquoi je viens? (Allant vers Jeanne.) Jeanne!

JEANNE.

Mon fidèle Bertrand! Je savais bien que tu ne m'oublierais pas, toi! (A Frère Élie.) Eh bien! moine, avais-je tort d'attendre le secours de Dieu!

POULANGY, à Jeanne.

Ton père est avec moi. Je cours le chercher.

JEANNE.

Grand Dieu! soutenez-moi; je me sens défaillir.... Faites que je ne meure pas de joie!

FRÈRE ÉLIE, à Hampton.

Faites donc ôter ses chaînes. (On ôte les chaînes de Jeanne.)

JEANNE, aux soldats.

Merci, merci!... Vous êtes de braves soldats, vous! Vous

n'êtes pas de mauvais cœurs, comme ces prêtres!... (Poulangy et Jacques Darc entrent.) Mon père! je suis sauvée, je suis libre! Emmenez-moi avec vous tout de suite. Partons, partons; j'ai tant souffert ici!...

JACQUES.

Ma fille!... Mon enfant bien-aimée!

JEANNE.

Je ne vous quitterai plus jamais! Je ne quitterai plus mon pays, ma forêt!... Que nous serons heureux!...

JACQUES.

Je n'ose en croire mes yeux... ma fille! (Jacques s'avance vers la porte avec Jeanne. Poulangy les suit. Les soldats, stupéfaits, se rangent pour les laisser passer. Le vice-inquisiteur paraît à la porte.)

LE VICE-INQUISITEUR, à Hampton.

C'est ainsi que tu fais ton devoir, soldat stupide! (A Poulangy.) Chevalier, vous vous pressez trop.

POULANGY.

Que viens-tu faire ici? La prisonnière est libre; elle ne t'appartient plus.

LE VICE-INQUISITEUR.

Doucement, doucement.

BERTRAND.

As-tu pas lu les ordres de ton supérieur?

LE VICE-INQUISITEUR.

C'est pour les avoir lus que je viens. Ton office est fini, le mien commence.

POULANGY.

Que veux-tu dire?

FRÈRE ÉLIE.

Quel accent! quel regard!... il me fait peur...

LE VICE-INQUISITEUR, à Jeanne.

Condamnée, Monseigneur le grand inquisiteur de la foi, vicaire du Saint-Office, au royaume de France, te fait savoir par ma bouche qu'ayant appris ton repentir et ton intention d'édifier désormais la Chrétienté que tu as troublée par tes scandales...

JEANNE, à frère Élie.

Que dit-il?

FRÈRE ÉLIE.

Courage, Jeanne, courage. C'est à présent que l'épreuve commence.

LE VICE-INQUISITEUR.

L'Église t'ouvre ses bras; elle est prête à recevoir dans son sein la brebis égarée, à une seule condition : c'est que tu vas rétracter tes erreurs abominables...

FRÈRE ÉLIE.

Ah! quel piége infernal!

JEANNE.

Je voudrais m'en aller tout de suite.

LE VICE-INQUISITEUR.

Tu seras libre à l'instant si tu abjures ton impiété.

JEANNE.

Je ne comprends pas bien; je ne sais pas les paroles que vous voulez que je dise.

LE VICE-INQUISITEUR, lui présentant un papier et une plume.

Signe cela; ce sont les propres paroles d'abjuration dictées par notre sainte mère l'Église.

JEANNE.

Je ne peux pas signer, ne sachant pas écrire.

LE VICE-INQUISITEUR.

Tu feras une croix.

FRÈRE ÉLIE.

Jeanne! tu renierais ton Dieu et ta sainte mission!...

JEANNE, après un moment de silence.

Mes voix ne me parlent pas... que dois-je faire?

JACQUES.

Obéis, ma fille, obéis; sois bonne chrétienne.

JEANNE.

Vous le voulez, mon père... (Elle prend la plume des mains du vice-inquisiteur.)

FRÈRE ÉLIE.

Inquisiteur, vous oubliez de lire la formule...

LE VICE-INQUISITEUR. (Il lit à haute voix.)

« Moi... Jeanne, communément appelée la Pucelle de France...

FRÈRE ÉLIE.

Écoute bien, Jeanne, écoute bien; il y va du salut de ton âme et de l'honneur de la France!

LE VICE-INQUISITEUR, continuant.

« Je reconnais avoir très-grièvement péché en feignant mensongèrement...

JEANNE.

Jamais je n'ai menti.

LE VICE-INQUISITEUR.

« Avoir eu révélation de Dieu; en ayant commerce avec les démons...

JEANNE.

Je n'ai pas eu commerce avec les démons; c'est Dieu lui-même, par la voix de ses saints, qui m'a parlé.

LE VICE-INQUISITEUR.

Puisque tu interromps toujours, je ne puis continuer; le temps presse.

JEANNE.

Je ne peux pas renier Dieu.

LE VICE-INQUISITEUR.

Et bien alors, je te livre au bras séculier.

JACQUES. (Il se jette aux pieds de Jeanne.)

Jeanne, que fais-tu? Jeanne, veux-tu me voir mourir à tes pieds?

FRÈRE ÉLIE, voulant l'emmener.

Père Darc, que faites-vous?

JACQUES.

Non, non, cette fois tu ne me tromperas pas, moine maudit! C'est toi qui l'a perdue! (A l'inquisiteur.) Monseigneur, Monseigneur, je vous le jure, jamais elle n'avait désobéi ni à son père, ni à sa mère, ni à la sainte Église catholique, quand ce moine est venu chez nous... Je ne sais pas m'expliquer... je suis un pauvre laboureur... Ayez pitié de mes cheveux blancs! grâce, grâce pour moi, grâce pour ma fille!... (Jeanne garde le silence.) Par pitié pour ton père...

POULANGY, à Jeanne.

Puisqu'ils s'obstinent ainsi, ces gens d'église, fais ce qu'ils veulent et partons...

FRÈRE ÉLIE.

Grand Dieu du ciel, inspire-la!

LE VICE-INQUISITEUR.

Puisque tu refuses de signer, tu vas monter sur le bûcher.

JEANNE, avec lenteur.

Quand je serais sur le bûcher ardent, quand la flamme envelopperait tout mon corps, je ne pourrais pas dire autre chose que ce que j'ai dit.

FRÈRE ÉLIE.

Loué soit Dieu!...

LE VICE-INQUISITEUR, à Hampton.

Qu'on la mène au supplice. (Le vice-inquisiteur sort. Des moines entrent et psalmedient le Miserere. — Tout le monde s'agenouille.)

JEANNE.

(Elle se traine à genoux jusque auprès de son père et le supplie du regard. Il étend la main sur elle et la bénit en silence. Elle se relève lentement et reste quelques instants absorbée, comme en extase. — Haut.)

Arrière ces chants de deuil! (A frère Élie.) Faites taire ces moines qui m'empêchent d'ouïr la musique céleste. Entendez-vous, là-haut, les chants de victoire? Entendez-vous les voix divines de mes sœurs du paradis?... Elles m'appellent; elles m'ouvrent leurs bras... Me voici. Me voici, pure et sans tache, vierge de corps et d'âme, comme le jour où vous m'avez parlé pour la première fois. J'ai mérité la mort, car un moment j'ai douté de Dieu, j'ai douté de moi-même. (Elle prend le crucifix des mains de frère Élie.) Mais, ô mon doux Jésus, j'espère en tes miséricordes, car j'ai voulu comme toi aimer jusqu'à la fin; j'ai voulu souffrir et mourir pour le salut de mon peuple.

FRÈRE ÉLIE, à Jacques.

Regarde, regarde!... autour de sa tête, vois-tu pas ce cercle de feu?

JACQUES.

O ma sainte fille!

HAMPTON, au bourreau.

Faites votre office.

JEANNE, aux Anglais.

Vous triomphez de ma mort, mais votre triomphe sera de courte durée. Entendez, entendez les nouvelles de Dieu! Avant six

mois d'ici, vous aurez tous quitté lo sol français. Et mon roi sera nommé le victorieux; et il rétablira son peuple en honneur et en prospérité. Et il n'y aura plus, sur le sol sacré de France, ni haines ni divisions; il n'y aura plus ni Bretagne, ni Dauphiné, ni Normandie, ni Armagnacs, ni Bourguignons, mais une seule nation, un seul peuple! Et ce peuple grandira, il grandira sans cesse et sans fin par la suite des siècles; et il sera le plus agréable à Dieu entre tous les peuples du monde; et il sera libre, fier et juste; et il régnora sur la terre par son grand amour, par sa grande foi, par sa grande espérance! (*A frère Élie.*) Allons! vous ne me verrez plus faiblir. Allez trouver mon roi, priez-le de se souvenir quelquefois de Jeanne la Pucelle. (*Elle se tourne vers son père.*) Mon père, mon père bien-aimé, pardonnez-moi. Mon bonheur eût été de vivre à vos côtés, do n'aimer que vous. Dieu ne l'a pas voulu... Ne pleurez plus, ne m'ôtez pas tout courage.

JACQUES.

Je ne te quitte pas... Je te suivrai jusque dans les flammes.

JEANNE, *à Poulangy.*

Bertrand, reste avec lui; soutiens-le; ramène-le chez nous...

POULANGY.

Ta volonté sera faite en toutes choses. (*Jeanne, suivie d'un cortége funèbre, se dirige vers l'échafaud qu'on aperçoit à travers les portes ouvertes. — Isambard et plusieurs assesseurs se jettent à genoux sur le passage de Jeanne.*)

ISAMBARD.

Jeanne, vierge et martyre, pardonne-nous lo mal que nous t'avons fait.

JEANNE.

Jo prierai Dieu qu'il vous pardonne. O mon peuple bien-aimé, mon doux peuple de France, qu'il est beau de mourir pour toi!

ISAMBARD.

Cette femme était vraiment envoyée de Dieu!

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.